

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

Nouvelle Série — N° 8 9-10
JUIN-JUILLET-AOUT 1944

PRIX : 10 Francs

QUATRIÈME INTERNATIONALE

Organe du Comité Exécutif Européen de la IV^e Internationale



SOMMAIRE

Editorial. — L'U.R.S.S. vue par un Soviétique. — A la mémoire de Léon Trotsky. — Bonapartisme bourgeois et Bonapartisme soviétique (*L. Trotsky*). — Pour la défense de la Révolution Allemande (*E. Grant*). — Nouvelles de l'Internationale. — Tribune de discussion : La crise de la Direction Révolutionnaire, unique cause des défaites de la Révolution Mondiale (*suite et fin*). — Chronique Internationale.

PENSER que la révolution sociale soit *concevable* sans des soulèvements de petites nations dans les colonies et en Europe, sans des explosions révolutionnaires d'une partie de la petite bourgeoisie *avec tous ses préjugés*, sans des mouvements des masses prolétariennes et semi-prolétariennes non conscientes contre l'oppression des propriétaires, de l'Eglise, de la monarchie, de la nation étrangère, etc..., penser ainsi, c'est *renier la révolution sociale*. On imagine donc qu'à un endroit quelconque, l'on verra se ranger une troupe qui dira : « Nous sommes partisans du socialisme », tandis qu'en face une autre troupe proclamera : « Nous sommes partisans de l'impérialisme », et que cela sera une révolution sociale ! Ce n'est que d'un point de vue de ce genre, pédantesque et ridicule, que l'on a pu insulter l'insurrection irlandaise en disant que c'était « un putsch ».

Celui qui attend une pure révolution sociale, celui-là ne la verra *jamais* venir. Celui-là est un révolutionnaire en paroles, qui ne comprend pas la véritable révolution...

La révolution socialiste en Europe *ne peut être* autre chose qu'une explosion de la lutte de masses de tous ceux qui sont opprimés ou mécontents quels qu'ils soient. Des portions de la petite bourgeoisie et des ouvriers arriérés y prendront fatalement part ; — sans leur participation, la lutte de masses est *impossible*, aucune révolution n'est possible ; — et ces éléments, d'une façon non moins fatale, mêleront au mouvement leurs préjugés, leurs fantaisies réactionnaires, leurs faiblesses et leurs erreurs. Mais, *objectivement*, ils attaqueront le capital, et l'avant-garde consciente de la révolution, le prolétariat avancé, en exprimant cette vérité objective des masses les plus hétéroclites, les moins unis extérieurement, des voix les plus diverses, pourra unifier et diriger le mouvement, conquérir le pouvoir, s'emparer des banques, exproprier les trusts que tous détestent (bien que pour des raisons très variées !) et réaliser d'autres mesures dictatoriales qui donneront comme résultat définitif le renversement de la bourgeoisie et la victoire du socialisme, celui-ci d'ailleurs étant encore bien loin de se « purifier » des scories petites bourgeoises.

N. LÉNINE.

IV^E INTERNATIONALE

Organe du Comité Exécutif Européen de la IV^e Internationale

ÉDITORIAL

DE LA GUERRE IMPÉRIALISTE A LA RÉVOLUTION

La guerre impérialiste est entrée dans sa phase ultime depuis le débarquement anglo-américain en Normandie et l'imminence de l'effondrement militaire de l'Allemagne sous la pression de ses antagonistes.

Les craquèlements du régime nazi, par les interventions directes de la classe ouvrière et des masses petites bourgeoises contre Hitler et les dictatures militaires et policières de tous les pays européens qui l'ont soutenu, ont ouvert une crise révolutionnaire en Europe qui va s'approfondissant au fur et à mesure que l'Allemagne elle-même entre à son tour dans son orbite.

La crise révolutionnaire européenne subit une série d'oscillations, de montées et de dépressions, en dépit du fait que sa ligne générale reste ascendante.

Dès 1943, lors de l'éclatement de la crise révolutionnaire en Italie, nous avons vu que les impérialistes et les partis ouvriers traîtres ont réussi à endiguer ses premières vagues, et nous n'avons enregistré une nouvelle intervention directe de la part du prolétariat européen que presque une année plus tard, en Août 1944, en France.

Le caractère de la crise révolutionnaire reste encore fragmentaire tant que l'Allemagne elle-même n'entre pas dans son cercle. Mais elle atteint chaque jour une profondeur plus grande qui montre qu'inévitablement la guerre impérialiste se transforme avec une rapidité accrue en guerre civile.

« La lutte des classes pendant la guerre, écrivait Zinoviev, en plein accord avec Lénine, en 1916, répondant à Kautsky qui combattait le mot d'ordre des bolcheviks de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, surtout pendant une guerre comme celle d'à-présent, devient NÉCESSAIREMENT une guerre civile. ELLE NE VEUT PAS DIRE AUTRE CHOSE que guerre civile. La formule "guerre civile" exprime plus exactement notre pensée que la formule "action des masses". Car elle tient compte précisément des conditions du temps de guerre, elle souligne que la lutte à entreprendre ne sera pas seulement à mener contre les gouvernements, mais aussi contre les classes de "citoyens", contre la petite minorité de ceux qui sont intéressés à la guerre. Les "actions des masses" révolutionnaires du prolétariat pendant la guerre impérialiste mondiale ont la même valeur que la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. »

En France, — comme ce fut le cas de l'Italie, — le caractère de la crise révolutionnaire peut être défini comme suit : dans son point culminant, qui se situe entre le 20 et le 30 Août, la classe ouvrière, profitant des circonstances exceptionnelles (départ des troupes allemandes de Paris, arrivée retardée des troupes "alliées", appui favorable de la "Résistance"), s'empare d'une série d'usines importantes de la capitale, forme ses Comités et ses Milices et dépose ses cahiers de revendications. Si, sur ce plan, les ouvriers mettent en pratique les mots d'ordre de la IV^e Internationale et nos camarades jouent dans les usines un rôle décisif, sur le plan de parti, notre section française reste inconnue, sinon indifférente aux masses, qui accordent toute leur confiance au parti stalinien.

Ce parti entraîne une large couche ouvrière sur les barricades « contre le Boche », déviant ainsi l'activité révolutionnaire des masses de ses vrais lieux de fixation, les usines, et de ses vrais buts de lutte de classe ; en même temps, cette opération effectuée sous le drapeau de l'unité nationale et de la « lutte contre l'envahisseur », permet dans les coulisses de l'Etat bourgeois une véritable passion des pouvoirs, sans heurts profonds et sans secousse décisive. Si, pour un moment, la rue semble appartenir aux formations populaires d'union sacrée, l'appareil d'Etat reste, en définitive, celui qui tranche et qui décide.

Le gouvernement de de Gaulle, instauré en apparence par suite d'un mouvement populaire et national, n'accède en réalité au pouvoir que grâce au fait que tout l'appareil étatique, bureaucratique et policier, voit en lui le "sauveur" attendu pour prendre la succession de Vichy sans qu'aucune fissure profonde ne se produise, à travers laquelle la classe ouvrière puisse faire irruption. Le nouveau "sauveur" se fait dès le lendemain pébisciter, non seulement grâce à une presse unie et à sa dévotion, non seulement par un appareil encore pantelant et peu assuré, mais aussi par de larges couches populaires, convaincues par les partis ouvriers que le "sauveur" apporte effectivement avec lui la démocratie et la liberté.

Un mois après l'instauration du nouveau gouvernement bonapartiste français, — c'est-à-dire d'un gouvernement dont l'appui essentiel reste l'appareil bureaucratique et policier, — les lézardes du nouvel édifice commencent à apparaître et à s'élargir.

La classe ouvrière, qui a suivi le parti stalinien et ses mots d'ordre, s'aperçoit que la démocratie et la "légalité républicaine"

sont loin d'être instaurées : en effet, la France bourgeoise et ruinée ne peut plus faire retour en arrière à la démocratie et aux réformes sociales substantielles. L'appareil de Vichy reste partout en place ; la presse est muselée ; les salaires ne subissent pratiquement aucune augmentation ; les néo-fascistes font leur apparition ; les partis ouvriers sont chaque jour évincés de tout poste important.

La trahison de ces partis est confusément sentie par la classe ouvrière mais aucun fait décisif (telle la crise allemande, par exemple) ne permet de tirer des conclusions immédiates de ce fait.

La désorientation gagne certaines couches ouvrières, entraînant une baisse dans la courbe de la crise ouverte le 20 Août.

Si le gouvernement a vite perdu sa popularité, si l'on s'arme dans la classe ouvrière, si on se prépare au combat sur le plan de l'usine, le recul momentané est net.

Profitant de la désorientation semée dans la classe ouvrière par les partis ouvriers d'union sacrée, l'équipe de de Gaulle donne un coup de barre à droite, rongant les attributions de tous les organismes plus ou moins indépendants de lui (telles les formations militaires contrôlées par les staliniens, décapitation politique du Conseil de la Résistance) et renforçant sa dictature sur l'appareil.

Mais le moment politique français ne peut être situé dans son véritable cadre que si on le regarde sous le prisme des événements qui ont lieu à l'échelle de l'Europe et à l'échelle internationale.

Comme nous l'avons déjà dit, LA PLATIQUE TOURNANTE DE LA CRISE RESTE L'ALLEMAGNE. Pour empêcher que la crise révolutionnaire éclate en Allemagne, ou tout au moins pour l'endiguer et la briser, les impérialismes anglais et américain essaient d'arriver à une entente directe avec la bourgeoisie allemande, afin qu'à aucun moment il ne se produise une vacance du pouvoir de l'Etat bourgeois. Dans ce sens, des compromis ont certainement été signés entre les représentants de l'impérialisme allemand et les impérialistes anglo-américains. Tel a été un des premiers objectifs de la Conférence "anglo-saxonne" de Québec. En deuxième lieu, l'Angleterre et l'Amérique s'apprentent à établir une occupation prolongée de l'Allemagne, occupation militaire et policière totalement contre-révolutionnaire.

De son côté, l'U.R.S.S. et les partis stalinien s'apprêtent à leur tour à participer à la curée de l'Allemagne, non seulement contre la bourgeoisie allemande, mais aussi ouvertement contre la classe ouvrière et contre la révolution prolétarienne : les projets de dépeçage de l'Allemagne, de changements de populations et de déportation massive de la classe ouvrière font de l'U.R.S.S. bureaucratifiée l'artisan d'un super-Versailles, plus sanglant et plus meurtrier que celui de 1919.

Mais à partir de ce point une contradiction profonde se fait jour entre les impérialistes anglais et américains et l'U.R.S.S. **AFIN DE SE PRÉPARER UN TREMPIN ANTISOVIÉTIQUE ET AFIN DE S'ASSURER LA POSSIBILITÉ D'INTERVENIR CONTRE L'U.R.S.S.**, l'impérialisme américain, principalement, veut prendre à sa charge l'occupation massive de l'Allemagne et la garde du régime bourgeois ; à cet effet, il veut maintenir une Allemagne encore forte qui puisse servir en tant qu'élément d'équilibre en Europe et de pion anti-soviétique.

Pour détruire un tel instrument, Staline, qui s'est détourné de la révolution prolétarienne, et qui ne peut être l'artisan d'une Allemagne soviétique, retombe par la force des choses dans la politique de dépeçage à outrance de l'Allemagne, afin qu'aucun "danger" ne subsiste à la frontière de l'U.R.S.S. Comme si le **DÉPEÇAGE** d'une Allemagne dans laquelle la bourgeoisie sera toujours au pouvoir représenterait autre chose qu'une garantie illusoire ! Et d'autant plus par le fait que ce seront les armées impérialistes "alliées" qui feront la loi à la frontière de l'U.R.S.S. !

Telle est la raison pour laquelle l'U.R.S.S. et les partis stalinien déchangent aujourd'hui la campagne chauvine dans tous les pays européens, sous le signe de la lutte pour la « destruction définitive des "boches" ». Telle est aussi la raison pour laquelle, inversement, les impérialistes anglais et américains sont maintenant en train de maquignonner la "paix" avec les impérialistes allemands. Les conditions de la capitulation allemande ont probablement déjà été signées à Québec, donnant ainsi aux impérialismes anglais et américain la possibilité d'occuper sans trop de frais la place la meilleure dans le centre du continent.

Quels que soient les maquignonnages de Québec et quels que soient les effets désastreux de la vague chauvine "antiboche", entretenue par la bureaucratie stalinienne, un fait reste certain : la crise révolutionnaire allemande ne pourra être endiguée ou jugulée ni par le barrage d'un armistice rapide et d'une occupation-éclair, ni par les rêves forcenés de déportation de la classe ouvrière.

Après dix années de dictature fasciste, malgré l'assassinat des meilleurs cadres prolétariens, la révolution allemande se frayera son chemin sur les débris du III^e Reich.

Quels que soient les débuts de la crise allemande, elle apportera à son tour un facteur nouveau qui impulsera en avant la crise révolutionnaire en Italie, dans les Balkans, en France comme dans l'U.R.S.S. même.

La guerre impérialiste va vers sa transformation en guerre civile révolutionnaire, malgré tous les barrages qu'on essaie de lui poser devant.

L'ère des révolutions est ouverte en Europe et dans le Monde.

L'U. R. S. S.

VUE PAR UN SOVIÉTIQUE

Un médecin soviétique de 33 ans, appartenant à un groupe de prisonniers soviétiques libérés avec l'aide des camarades de l'Internationale, a donné les réponses suivantes aux questions qu'on lui a fait poser.

Malgré que certaines réponses soient obscures ou peu satisfaisantes, il est cependant intéressant de voir comment l'U. R. S. S. et le régime stalinien sont jugés par les citoyens soviétiques eux-mêmes de la nouvelle génération, et qui sont capables, malgré l'atmosphère déprimante du régime bureaucratique et le manque d'une vie politique réelle — et par conséquent d'une éducation politique suffisante, — d'apporter un jugement.



— A quels organismes as-tu appartenu dans le P. C. R. ? Quel a été ton rôle ? Pourquoi et comment as-tu quitté le Parti ?

a) J'ai suivi la filière normale de toute la jeunesse soviétique : octobriste, pionnier, kom-somol (J. C.). Je n'ai appartenu que pendant peu de temps au P. C. R., dont je me suis arrangé pour sortir sans être exclu, au début de 1934, en fréquentant de moins en moins les réunions. Ce départ était motivé par le changement de la politique du Parti, qui ne correspondait plus à mes vues personnelles.

b) Au Parti, j'étais délégué à la J. C. pour effectuer le travail de secrétaire de cellule d'entreprise.

c) J'étais contre l'exportation (période du dumping). Il fallait, à mon avis, satisfaire d'abord les besoins matériels du peuple russe. Le Parti contrecarrait le prolétariat russe dans ses aspirations matérielles les plus élémentaires. J'étais également contre le régime de force dans le développement des kolchozes. Enfin l'augmentation des impôts était également contre mes convictions.

En conclusion, la bureaucratie, incapable de réaliser un développement harmonieux de l'économie soviétique, ne tenait pas compte des exigences du prolétariat russe et utilisait des procédés mécaniques pour maintenir le système dans le cadre d'un collectivisme formaliste.

— Quels ont été les principaux problèmes de politique intérieure soviétique à la solution desquels tu as participé ?

— Il faut dire tout d'abord qu'en U. R. S. S. on ne discutait pas des problèmes politiques, mais on se contentait de prendre connaissance des décisions venues d'en haut.

J'ai assisté en 1935 à l'épuration du Parti de ses éléments trotskystes.

Les seuls problèmes dont on pouvait discuter étaient d'ordre économique (construction et organisation du pays, progrès techniques à introduire dans l'industrie).

— As-tu participé à des réunions d'information sur la situation politique internationale ? Quels étaient à cette époque pour toi les rapports entre l'édification socialiste en U. R. S. S. et la révolution prolétarienne dans le monde ?

— J'ai participé à des réunions d'information systématique sur la politique du monde bourgeois, sur sa signification, sur la possibilité d'en triompher au travers de la guerre et d'aboutir, par la guerre, à l'extension mondiale de la révolution. Le problème de l'édification socialiste en U. R. S. S. et celui de la révolution prolétarienne dans le monde sont liés, à mon avis.

— Comment expliques-tu les premières défaites (Bialystok et Minsk) ? S'y a eu des trahisons (Pavlov), comment les expliques-tu ?

— Les premières défaites de l'Armée Rouge s'expliquent par la démoralisation des troupes due aux difficultés de la vie matérielle en U. R. S. S. avant la guerre. Profitant de cette démoralisation, la propagande allemande s'était fortement implantée dans l'armée russe ; des propagandistes allemands agissaient dans son sein.

Pavlov et les autres ont trahi parce qu'ils ont trouvé l'occasion de révéler qu'ils n'avaient jamais adhéré idéologiquement au régime.

Les liens disciplinaires entre les divers éléments de l'armée étaient mal coordonnés ; méconnaissance de la nouvelle tactique allemande et inattendu de l'attaque. Trahison de plusieurs généraux de l'armée qui, depuis 25 ans, n'avaient fait que présider à des parades et n'étaient pas disposés à risquer leur vie. Ignorance du maniement des nouvelles armes récemment fabriquées. L'armée ne savait pas se battre. Il n'y avait pas d'organisation systématique des partisans et les forces armées affectées à la défense des villes démoraient sur une position purement défensive.

La note dominante peut se formuler ainsi : manque d'enthousiasme du soldat russe à défendre la structure stalinienne.

— *Comment s'est opéré le redressement militaire de l'U.R.S.S. ; quelles sont ses causes ? Quelle est la part de la résistance civile et des partisans dans ce redressement ; quelle est la part des bataillons ouvriers dans la guerre (Léninegrad, Rostov) ?*

— L'armée de défense fut cependant mise en action. Le commandement fut changé, la discipline restaurée. Les liaisons entre les différentes armées furent assurées. Le travail des partisans devint en même temps plus efficace. Les atrocités nazies envers les prisonniers russes, révélées par des soldats évadés, ont stimulé les énergies, d'où la haine du fascisme.

Les groupes de partisans étaient surtout composés de vieux bocheviki. A Léninegrad, les bataillons ouvriers ont joué un grand rôle dans la défense de la ville. On entendait souvent répéter cette phrase : « On empêchera les fascistes de prendre la ville de Lénine ».

— *Comment, à ton avis, doit se terminer la guerre ; quelle paix pourra être conclue par l'Union Soviétique avec des pays capitalistes ? Comment peut-on empêcher de nouvelles guerres contre l'U.R.S.S., par la révolution internationale ou par des accords avec les impérialismes ?*

— De nouvelles guerres sont appelées à naître périodiquement aussi longtemps que vivra le capitalisme. Pour empêcher de nouvelles guerres contre l'U.R.S.S., il faut que le capitalisme soit abattu, qu'il soit la dernière victime de la guerre.

La guerre impérialiste doit finir par la révolution. Sinon, l'U.R.S.S. sera obligée de signer la paix avec les pays capitalistes. Pour se sauvegarder, l'U.R.S.S. doit s'appuyer sur le prolétariat mondial.

— *Que penses-tu de l'Armée Rouge du point de vue de sa composition sociale, des rapports entre la troupe et le commandement, de la valeur technique du commandement ? Que penses-tu de la stratégie des commandants de l'Armée Rouge et de la préparation stratégique et matérielle ? Pourquoi le soldat rouge se bat-il (à rapprocher des pages de Jules Romains sur Verdun : « Il y a celui qui... il y a celui qui... ») ? L'Armée Rouge est-elle une formation du prolétariat international, l'armée de la III^e Internationale, comme disait Lénine, ou l'armée du peuple russe ?*

— L'Armée Rouge est une armée internationale en raison des divers éléments nationaux qui la composent. Dans les manœuvres et les épreuves d'entraînement, elle a donné d'excellents résultats, mais la première campagne de Finlande a démontré qu'elle n'était pas encore parvenue au point de développement technique et de discipline qu'on pouvait en attendre. On ne peut émettre de jugement sur la stratégie qu'au moment de l'action : l'Armée Rouge a montré son incapacité stratégique dans les débuts de la guerre contre l'Allemagne. C'est la guerre allemande qui lui a donné l'expérience dont elle manquait et qu'elle possède aujourd'hui. Le soldat russe se bat aujourd'hui pour prouver et garder son droit à la vie. Le nazisme lui a montré très nettement ses buts d'oppression. Dès lors, le seul but du soldat russe est l'anéantissement du fascisme.

Entre soldats et officiers existent des rapports de camaraderie, car ils sont issus du

même milieu prolétarien. L'officier mange à part ; sa nourriture est meilleure que celle du soldat. La troupe trouve cela normal. Cependant, en 1933, l'insuffisance de nourriture sur les navires de guerre de Léninegrad a provoqué des mouvements de revendications des marins. De tels faits se sont produits également pendant la guerre.

Les officiers sont nommés par le commandement après un stage dans une école militaire. Néanmoins, après la trahison des généraux, en Septembre 1941, une décision du Commissaire du Peuple à la Défense prévoyait que si un officier ne se mettait pas en avant pendant la bataille, il devait être supprimé et les soldats devaient choisir parmi eux celui dans lequel ils ont la plus grande confiance.

Le rétablissement des modes bourgeois de discipline a été effectué quelques années avant la guerre. Mais en réalité ces décisions n'étaient pas respectées et le soldat ne saluait son officier que s'il le voulait bien. Ce n'est qu'en 1940, sous le commandement de Timochenko, que les officiers exigèrent le salut. Des séances d'instruction furent organisées pour apprendre à la troupe à saluer. On peut dire d'une façon générale que l'Armée est passée sur les normes bourgeoises en ce qui concerne la discipline, les rapports entre officiers et soldats. A mon avis, cette discipline purement formelle est inutile et sape le moral du soldat.

— *Des soldats russes disent que cette guerre contre l'U.R.S.S. et l'Allemagne n'a pas de caractère politique, que, lorsqu'on vous attaque, il faut se défendre. Que penses-tu de cette appréciation ? Pour quelles raisons y a-t-il des guerres en général et en particulier y a-t-il et y aura-t-il toujours des guerres contre l'U.R.S.S., tant que l'entourage capitaliste subsistera ; de ce point de vue comment peut-on mettre l'U.R.S.S. définitivement à l'abri du danger de guerre ?*

— Toutes les guerres ont un caractère politique et économique. La guerre est le prolongement de la politique. Pour défendre l'U.R.S.S., il faut supprimer le capitalisme.

— *Que connais-tu des atrocités fascistes en U.R.S.S. et ailleurs ; sais-tu que les fascistes allemands ont commencé d'employer leurs méthodes barbares contre le peuple allemand ? Crois-tu que l'on puisse combattre le fascisme sans lutter avec le prolétariat international contre le capitalisme mondial ? Ne crois-tu pas que si le fascisme existe c'est à cause du retard de la révolution sur la maturité de la situation objective ?*

— La cruauté des Allemands s'est manifestée différemment suivant les régions : cadavres pendus aux poteaux télégraphiques, prisonniers servant de cibles pendant des manœuvres. Mes propres souvenirs sont trop lourds pour que je puisse les évoquer.

Je ne suis pas au courant de l'attitude des fascistes allemands à l'égard du prolétariat, mais il est normal que la bourgeoisie soit plus sauvage encore avec le prolétariat révolutionnaire de son pays qu'avec des prisonniers de guerre. Je pense que si le fascisme existe, c'est à cause du retard de la révolution. Puisque la Russie est menacée par le capitalisme mondial, il faut lutter contre celui-ci avec le prolétariat international.

— Quelle est à ton avis la différence entre l'économie soviétique et l'économie capitaliste ? Est-ce que l'économie soviétique est déjà pleinement socialiste ou communiste ; les ouvriers sont-ils maîtres de la production ; la planification se fait-elle suivant les deux grands besoins essentiels d'un Etat ouvrier :

- la révolution mondiale,
- la consommation des grandes masses ?

Que penses-tu du fait que les grands capitalistes américains et anglais aient prêté de l'argent à l'Union Soviétique, lui aient livré du matériel et aient fourré leur nez dans les affaires de l'Etat ouvrier ; quelles seront les conséquences de cette situation dans l'après-guerre ? L'U.R.S.S. pourra-t-elle résister à la pression du capitalisme international sans une révolution à l'extérieur ?

— Alors qu'en régime capitaliste l'économie est aux mains d'individus ou de groupes d'individus, l'économie soviétique est à la disposition du pays. L'économie de l'U.R.S.S. tend vers une collectivisation générale du budget économique, dont une partie est affectée aux besoins du Gouvernement, l'autre à la construction des entreprises publiques et au paiement des fonctionnaires.

En U.R.S.S., l'économie est socialiste et non communiste. Elle sera communiste quand toute la production sera tendue en vue des satisfactions des besoins du prolétariat. Actuellement, nous nous trouvons encore en période d'édification. Une partie des richesses est donc déviée en vue de cette édification. Une autre partie est sucée par la bureaucratie, ce qui diminue d'autant la part du prolétariat.

Des insatisfactions matérielles naît un esprit de débrouillage : chacun lutte pour soi, pour gagner davantage. La bureaucratie profite de cette situation pour procéder à des accaparements. Elle contrôle le travail du prolétariat et, en général, la production du pays.

Actuellement, en régime socialiste, le salaire dépend de la production de chacun. En régime communiste, le salaire doit dépendre des besoins de chacun. A ce stade, les masses seront parvenues à un tel degré de conscience qu'elles auront autant besoin de travail que de subsistance.

La construction du socialisme dans un seul pays est impossible. Les ouvriers devraient être les maîtres de la production. Pratiquement, ils ne le sont que de leur labour. Pour passer à une forme supérieure, il faut s'allier à la lutte du prolétariat mondial, qui contient en elle la lutte contre la bureaucratie.

Sur le plan technique, je ne sais rien de précis au sujet de la planification.

En ce qui concerne les rapports avec les Anglo-Américains, leur alliance avec les Russes n'est fondée que sur leur intérêt commun momentané : la défaite de l'Allemagne.

L'intérêt de l'U.R.S.S. est du côté de la révolution mondiale, qui pourra la libérer de l'emprise possible des Anglo-Saxons.



— Que sais-tu de la N.E.P., de la collectivisation ? Que sais-tu de la croissance de la bureaucratie, dénoncée déjà par Lénine en 1922 ; quelle est l'importance de la bureaucratie dans la vie économique et politique de l'U.R.S.S. ; quels sont les rapports entre la bureaucratie et le prolétariat russe, entre la bureaucratie et le capitalisme international ? Sais-tu comment Staline est venu au pouvoir ; sais-tu que Staline ne serait pas venu au pouvoir sans l'aide de

Zinoviev, Kamenev et ne s'y serait pas maintenu sans celle de Radek et de Boukharine ; sais-tu que Staline est venu au pouvoir, a évincé Trotsky et a chassé de la direction, puis du Parti, toute la vieille garde bolchevique, — et ceci pendant la N.E.P., alors que la bourgeoisie croissait à l'intérieur (koulaks), et sous la pression de l'impérialisme mondial ?

— La N.E.P. a été instaurée dans une période de famine et d'insuffisance d'équipement technique. Il fallait créer les bases productives indispensables avant d'entreprendre l'édification socialiste du pays. Le commerce privé existait surtout dans les villes. La N.E.P. devint inutile quand le Gouvernement eût en mains les bases financières et économiques suffisantes. Les kolkhozes ont été presque entièrement imposés par la force, suivant les plans établis par les membres du Parti. Ces procédés ont été utilisés par manque de temps. Il est évidemment mieux valu faire des kolkhozes modèles pour montrer pacifiquement à la paysannerie l'avantage de cette organisation collective sur l'exploitation privée.

La dissolution des sovkhozes et le retour vers le système des kolkhozes, auquel on a pu assister pendant les années qui ont précédé la guerre, montrent l'incapacité de la bureaucratie à réaliser une forme supérieure de collectivisation de la campagne. Démoralisé par la politique de la bureaucratie, l'ouvrier agricole ne se souciait pas de la qualité de son travail.

La bureaucratie a été formée par ceux qui occupaient un poste dans l'organisation du pays. Elle s'est détachée du prolétariat vers la fin de la guerre, en 1923. Elle occupe actuellement tous les postes dirigeants. A mon avis, la bureaucratie est une forme inévitable destinée à contrôler les forces financières et productives du pays. La bureaucratie s'appuie sur le prolétariat, et le Parti, sur la bureaucratie.

Le prolétariat considère la bureaucratie comme une triste nécessité. Entre la bureaucratie soviétique et la bureaucratie bourgeoise il n'y a pas de différence essentielle. Au sujet du rapport entre la bureaucratie et le prolétariat, on peut dire que chacun a son chemin et défend ses propres intérêts.

En ce qui concerne les méthodes de concentration du pouvoir entre les mains de Staline, je ne connais rien de spécial.

On disait de Trotsky que c'était un opportuniste, qu'il était contre la politique de Staline et de Lénine, qu'il avait des relations avec le fascisme, et que c'est pour ces raisons qu'il avait été exclu du Parti.

L'avènement de Staline à la direction du P.C. change le rôle politique du Parti à l'avantage de la bureaucratie, ce qui ne serait pas produit si la révolution avait triomphé.



— Que connais-tu de l'histoire de la révolution russe ; du rôle de Lénine et de Trotsky ; des perspectives internationalistes de Lénine, de Trotsky, incontestées à l'époque et suivies même par Staline ? Que connais-tu des procès de Moscou ; comment expliques-tu que la vieille garde bolchevique tout entière ait trahi la Révolution à laquelle elle avait voué sa vie, à l'exception des seuls Staline et Molotov ? Les livres écrits par Zinoviev en collaboration avec Lénine, de Boukharine, de Piatkov, de Rykov, de Prébrazhinsky, etc., sont-ils encore connus en Union Soviétique ? Comment parle-t-on de Trotsky, et qu'en pensais-tu avant d'être ici ; comment croyais-tu qu'il était mort ; sais-tu qu'il fut l'un des principaux dirigeants politiques pendant la révolution, l'organisateur et le dirigeant de l'insurrection

du 7 Novembre et le fondateur de l'Armée Rouge ; as-tu entendu parler de son œuvre politique et de son œuvre militaire ?

— Il me semblait étrange que tous les dirigeants aient trahi la révolution ; mais mes préoccupations ne me laissaient pas le loisir de formuler cela nettement en moi ; c'était un malaise, des moments de doute. Beaucoup étaient dans mon cas, mais ne pouvaient pas l'exprimer et se contentaient de le penser.

Les anciens sympathisants de Trotsky et tous ceux qui avaient eu dans le passé un contact quelconque avec lui furent envoyés dans des camps de concentration jusqu'à l'âge de 63 ans.

La plupart des éléments déterminants de la politique intérieure m'ont échappé, comme ils ont échappé à presque tous les citoyens de l'U.R.S.S. A mon avis, devant le prolétariat qui cherchait confusément les raisons de ses insatisfactions matérielles, le Parti, dans l'impossibilité de satisfaire ses besoins, détournait, le mécontentement contre les "opportunistes trotskystes".

De Lénine et de Trotsky, je sais qu'ils ont été les artisans et les chefs de la révolution prolétarienne. Des points sur lesquels ils pouvaient être en désaccord, je n'en ai pas gardé de souvenir précis, n'étant pas suffisamment politisé à cette époque (1932-33). D'après moi, Staline venait au troisième rang. La révolution mondiale était alors la politique du Parti.

Au sujet des procès de Moscou, tout le monde a été surpris d'apprendre que tous les anciens animateurs du parti bolchevik étaient des traîtres. Ceux qui se doutaient de quelque chose étaient dans l'impossibilité d'éclaircir leur jugement. La présence de vieux bolcheviks s'opposait au changement de la nouvelle politique de la bureaucratie du Parti : Constitution de 1935, stakanovisme, introduction de nouvelles formes bourgeoises dans l'armée, etc. D'où la nécessité politique des procès de Moscou.

J'explique la mort de Kirov et de Toukatchevsky, de Orlov et de Gorki, de la façon suivante : ces dirigeants étaient très populaires et il était impossible aux dirigeants staliniens de les accuser de trotskysme. Staline les a fait tuer pour couvrir sa propre politique.

Les ouvrages auxquels il est fait allusion dans le questionnaire ne sont pas lus actuellement en U.R.S.S. Lors de la condamnation des auteurs, ces livres ont été retirés de la circulation. Même les textes de Lénine paraissent avoir été mutilés ou falsifiés. On doit néanmoins les trouver dans les bibliothèques de l'enseignement supérieur ou des Instituts scientifiques.

Dans l'ensemble, il est fort peu question de Trotsky en U.R.S.S. depuis qu'il en est parti. Il n'est plus considéré comme le principal organisateur de l'Armée Rouge. Aucune initiative prise en Russie n'est attribuée à Trotsky. Personne ne connaît évidemment ses livres publiés depuis son départ de Russie. « Cours nouveau » ne m'est pas connu.

— Quels sont les différences et les rapports entre le développement scientifique en U.R.S.S. et dans les pays capitalistes ? Connais-tu la littérature soviétique (Maïakovsky, Jessnine) ; as-tu lu des livres de Pîtiak et as-tu entendu parler de Pîtiak, de Choloikov ; si tu connais « Sur le Don Paisible » et « Terres Défrichées », que penses-tu de ces descrip-

tions de la guerre civile et de la collectivisation ? Y a-t-il des écrivains russes qui t'aient laissé une profonde impression ; que connais-tu de la littérature étrangère (Romain Rolland, Gide, Malraux, Heinrich Mann, etc...) ?

— Il doit y avoir, en régime capitaliste, une impossibilité pour les couches prolétariennes d'accéder à l'enseignement. Ces difficultés n'existaient pas en U.R.S.S. l'enseignement est non seulement gratuit, mais les étudiants ont droit à des bourses pour assurer leur existence. Mais, au début de 1941, une nouvelle loi a rendu l'enseignement payant (200 roubles par mois à partir de la 8^{me} classe = 1^{re} en France), sauf pour les très bons élèves. Beaucoup d'étudiants durent quitter les universités en masse. Il y eut de grandes protestations. Cette loi fut annulée pour la durée de la guerre.

De la littérature soviétique, je connais quelques œuvres des auteurs que vous citez : j'ai lu « Sur le Don Paisible » et l'ai vu au cinéma. J'aimais beaucoup les écrivains décrivant la guerre civile, j'aime Dostoïevsky. De Romain Rolland, je connais « Jean Christoph ». Gide et Heinrich Mann ne sont que des noms pour moi. Je n'ai jamais entendu parler de Malraux, mais j'ai lu des pièces de Molière. Je connais également Balzac et Dumas.

— Grande différence des salaires en U.R.S.S. ; sais-tu que c'est une preuve que le socialisme n'est pas réalisé, puisque la répartition des richesses se fait suivant des normes bourgeoises ? Importance de la bureaucratie ? Question féminine ; que penses-tu de la suppression de l'avortement ?

— Le socialisme n'empêche pas que le travail soit payé en fonction de la spécialité. Le communisme suppose que les hommes sont rétribués, non d'après leurs capacités, mais selon leurs besoins. Le régime de l'U.R.S.S. est donc un régime socialiste et non communiste.

Voici, à titre d'exemple, les salaires moyens de quelques professions : (1)

Imprimeur	200 à 300 R. par mois.
Chauffeur	300 à 600 —
Mécanicien	350 —
Garçon de restaurant...	180 + pourboires
Femme de ménage	120 à 150 —
Médecin diplômé	350 environ —
Bureaucrate	500 et plus —
Maître d'étude	200 à 300 —
Professeur de médecine.	dans les 3.000

(le kg de pain coûte 1 R. 10).

Seuls les directeurs de service et d'entreprises gagnent plus de 1.000 roubles. Il y a parfois des cumuls (professions libérales).

Les ouvriers agricoles sont payés à la tâche.

On peut évaluer le nombre des bureaucrates à 1/3 de la population laborieuse mâle (2).

(1) Ces chiffres correspondent à peu près à ceux donnés par Yvon.

(2) Trotsky évaluait les bureaucrates de 10 à 12 millions, soit effectivement le 1/3 environ de la population ouvrière masculine soviétique.

A LA MÉMOIRE DE LÉON TROTSKY

Il y a 4 ans environ, le 20 Août 1940, un agent de la Guépéou, le nommé Frank Jakson, alias Jacques Monard, assassinait Léon Trotsky, au Mexique, d'un coup de hache sur la tête.

Cet acte était, en réalité, un coup calculé contre le cerveau dirigeant de la révolution socialiste et de la classe ouvrière mondiale. Reprenant l'accusation habituelle des fameux "procès de Moscou", Jacques Monard a tenté de justifier son crime en expliquant qu'il a tué Trotsky parce qu'il a découvert "subitement" que ce dernier était en liaison avec « des puissances étrangères ».

Selon les dernières nouvelles parvenues d'Amérique, l'odieux assassin à la solde de Staline, condamné le 16 Avril 1943 à 20 ans d'emprisonnement, et traité depuis dans sa prison avec des égards particuliers (grâce à l'appui occulte de la Guépéou), aurait été sur le point de s'évader.

Nous empruntons à la première édition officielle des *Œuvres de Lénine*, parue en 1921 à Moscou, et revue par Lénine lui-même, la biographie politique sommaire de L. Trotsky.

Ces quelques lignes sont la réponse la plus écrasante à tous les mensonges et toutes les falsifications des dernières années, fabriquées de toutes pièces par les fossoyeurs staliniens de la Révolution :

« L.-D. Trotsky, né en 1881 (1879), milita dans les cercles ouvriers de la ville de Nicolaïev. Exilé en 1898, en Sibérie, il s'évada peu après et collabore à *Viskra*. Délégué par la Ligue Sibérienne au II^e Congrès du Parti, après la scission il adhère aux mencheviks.

« Avant même la Révolution de 1905, il formule sa théorie de la Révolution Permanente, particulièrement remarquable à l'heure actuelle, et dans laquelle il affirme que la révolution bourgeoise de 1905 doit se transformer directement en révolution socialiste.

« Il défendit cette théorie dans le journal *Nachalo*, l'organe central des mencheviks, édité en Novembre-Décembre 1905, à Saint-Petersbourg. Après l'arrestation de Khrustalov-Nussar, il fut élu président du premier soviet des députés ouvriers de Saint-Petersbourg.

« Arrêté avec le Comité Exécutif, le 3 Décembre 1905, il fut exilé à perpétuité à Obdorsk, mais il s'évada en cours de route et gagna l'étranger. Trotsky choisit alors comme lieu de résidence Vienne, et là il édita le journal populaire *Pravda*, destiné à être diffusé en Russie.

« Il rompt alors avec les mencheviks et tâche de former un groupe en dehors des fractions.

« Néanmoins, pendant la lutte fractionniste, il forma un bloc avec les mencheviks

et le groupe Vperiod contre le bloc de Lénine et de Plekhanov, qui combattait les liquidateurs.

« Dès les débuts de la guerre impérialiste, il adopta une position internationaliste claire, participa à la publication de *Naché Slovo*, à Paris, et adhéra à Zimmerwald.

« Exilé de France, il se rendit aux Etats-Unis.

« A son retour, après la Révolution de Février, il fut arrêté par le gouvernement de Kerensky comme « meneur de l'insurrection », mais bientôt libéré grâce à la pression du prolétariat pétersbourgeois.

« Quand le Soviet de Saint-Petersbourg passa aux bolcheviks, il en devint le président et, en cette qualité, organisa et dirigea l'insurrection d'Octobre.

« Membre du Comité Central du Parti Communiste de l'Union Soviétique depuis 1917.

« Membre du Conseil des Commissaires du Peuple aux Affaires Etrangères jusqu'à la conclusion de paix de Brest-Litovsk, et depuis, Commissaire du Peuple à la guerre. »

(Œuvres de Lénine, tome XIV, II^e partie, p. 481-488.)

Lénine a éduqué les cadres du bolchevisme sur la base de l'analyse de la défaite de la Révolution de 1905 et des leçons de Marx concernant les raisons de la chute de la Commune de Paris de 1871.

C'est à cette école que la révolution triomphante de 1917 a été préparée. La lutte de Trotsky contre les épigones stalinien commença avec l'analyse des raisons de la défaite de la Révolution allemande de 1923.

Elle se poursuit depuis par l'analyse et l'éclaircissement complet de tous les événements importants qui jalonnent le temps écoulé entre 1923 et la deuxième guerre impérialiste.

La Révolution chinoise de 1925-27, la grève générale de 1926 en Angleterre, l'avènement du fascisme en Allemagne, la Révolution espagnole, la révolution en France, la nature et la signification du fascisme, la nature et la signification de l'Union Soviétique et de la bureaucratie stalinienne, toutes ces questions ont été approfondies et assimilées par la pensée marxiste grâce aux travaux de L. Trotsky.

Sans l'étude de ses écrits, quiconque prétend vouloir comprendre la théorie marxiste appliquée à la période d'après la guerre 1914-18 restera politiquement ignorant et désorienté.

L'œuvre de Trotsky présente un ensemble théorique et politique cohérent qui constitue le développement naturel du marxisme dans la période ultérieure à la guerre de 1914-18.

Comme la doctrine de Lénine prolonge la pensée de Marx et d'Engels dans la période qui est caractérisée sur le plan social par l'apparition de l'impérialisme et l'éclatement de la première guerre mondiale impérialiste, et sur le plan du mouvement ouvrier par la crise de la II^e Internationale, la doctrine de Trotsky prolonge la pensée de Marx et de Lénine en s'appliquant aux problèmes propres à la période d'après guerre : sur le plan social, approfondissement du caractère de l'époque impérialiste par rapport à la stratégie et tactique révolutionnaires, du fascisme, de la nature et de l'évolution de l'Etat ouvrier ; sur le plan du mouvement ouvrier la dégénérescence de la III^e Internationale. Le « trotskysme », c'est le marxisme révolutionnaire de notre époque.

L'évolution de la situation allemande entre 1929-1933 retint tout particulièrement l'attention de Trotsky. Ses livres et ses articles sur l'Allemagne constituent un guide impérisable en ce qui concerne la tactique du Front Unique et une preuve irréfutable de la responsabilité du stalinisme pour la victoire désastreuse du fascisme en Europe.

« Quand Hitler viendra au pouvoir et procédera à l'écrasement de l'avant-garde des ouvriers allemands, le gouvernement fasciste sera de même le seul gouvernement capable de déclencher la guerre contre l'U. R. S. S.

« ...En cas de victoire en Allemagne, Hitler deviendra le super-Wrangel de la bourgeoisie mondiale. »

(Trotsky : *Allemagne, la clé de la situation internationale*, 1931.)

L'incapacité de la III^e Internationale de tirer la moindre leçon de la défaite allemande décida Trotsky à poser la question de la formation de la IV^e Internationale.

La route était difficile et ardue. Les « trotskystes » représentaient partout dans la classe ouvrière des infimes minorités persécutées par la bourgeoisie et les agents de la réaction stalinienne. Mais sa profonde intuition du processus historique permettait à Trotsky de prévoir le développement ultérieur des événements d'une façon sûre et réconfortante. Trotsky démontra que l'impuissance des organisations ouvrières traditionnelles à résoudre le problème de notre époque : la contradiction entre le développement des moyens de production, leur caractère privé et l'Etat national conduisaient inévitablement à une nouvelle guerre impérialiste.

Egalement inévitable devenait dans cette guerre la trahison des bureaucrates stalinien et réformistes.

Trotsky tournait en ridicule les illusions que nourrissait Staline sur la possibilité de tenir l'U.R.S.S. en dehors du conflit. Mais en même temps il soulignait devant le prolétariat mondial la nécessité de défendre l'U. R. S. S. malgré la trahison de Staline.

Toutes les forces de la société capitaliste seront responsables de la guerre. Cette dernière entraînera d'autre part l'agonie du fascisme, de l'impérialisme, de la social-démocratie et du stalinisme. Les impérialistes et leurs agents peuvent faire la guerre : ils ne gagneront pas la paix. Pendant et après la guerre, ils rendront compte de leurs crimes. Une nouvelle période de révolutions commencera et qui bouleversera tous les plans et toutes les décisions de l'ennemi.

La vague montante de la révolution soulevée par la guerre impérialiste mettra à une nouvelle et décisive épreuve toutes les tendances du mouvement ouvrier. Les idées du bolchevisme, les idées de Trotsky deviendront les idées de la classe ouvrière internationale.

L'essentiel de l'enseignement de Trotsky se résume dans la nécessité de construire un parti révolutionnaire pourvu d'une direction révolutionnaire, éduqué par la théorie marxiste, enrichi de toute l'expérience des événements du passé et orienté fermement vers la prise du pouvoir.

La plus grande contribution de Trotsky ne doit pas être cherchée dans les années des succès de la classe ouvrière internationale (1917-

1923), quand il jouait lui-même un rôle de premier plan, mais pendant les années des plus grandes défaites et désastres des ouvriers qui furent en même temps les années les plus dures de sa propre vie.

Pendant ces années, Staline a poursuivi une vendetta personnelle, unique dans l'histoire, à la suite de laquelle ont péri non seulement les plus proches collaborateurs de Lénine et de Trotsky, non seulement plusieurs secrétaires de Trotsky, mais même ses enfants. L'un d'eux s'est vu contraint au suicide, les autres ont été assassinés. Et après tant de tentatives d'assassinat, Trotsky lui-même payait de sa propre vie sa fidélité inébranlable au mouvement ouvrier, sa fierté révolutionnaire indomptable.

Ce dernier crime fut sans doute un coup terrible dirigé contre le socialisme et contre la classe ouvrière internationale. Il ne sauvera cependant ni le capitalisme, ni la bureaucratie stalinienne. Trotsky est mort. Mais il est impossible de faire disparaître ses idées et ses méthodes. Elles vivent toutes deux dans l'action de la IV^e Internationale. Même à l'heure de sa mort, « le Vieux » (comme l'appelaient ses compagnons de lutte) gardait sa confiance absolue dans le triomphe final de l'œuvre de sa vie.

Il a laissé un message qui inspire ceux qui ont la tâche de continuer son œuvre : « En avant ! Je suis sûr de la victoire de la IV^e Internationale ! »

BONAPARTISME BOURGEOIS

E T

BONAPARTISME SOVIÉTIQUE

par L. TROTSKY

La liquidation de la deuxième guerre impérialiste ouvre une période révolutionnaire.

Les contradictions des classes acquerront une acuité extrême.

Avant de se réfugier à nouveau dans le fascisme, si le prolétariat se montrait incapable d'assurer le triomphe de la Révolution Socialiste, la bourgeoisie chercherait « à éviter l'explosion » en recourant à des régimes qui, étant en apparence au-dessus d'elle et de toutes les classes de la nation, la « sauvent » grâce à l'action d'un appareil militaire et policier.

Fidèles à la pensée de Marx, d'Engels, de Lénine et de Trotsky, nous avons qualifié ces régimes de bonapartistes.

Tel était le cas de Badoglio en Italie, et tel est actuellement celui de de Gaulle en France.

Dans l'article suivant, que nous publions comme un témoignage de sa pensée scientifique marxiste, Trotsky répond aux critiques que l'extension du terme « bonapartisme » soulève de différents côtés. Cet article a été écrit peu de temps après la brochure L'Etat ouvrier, Thernidor et bonapartisme (1^{er} Février 1935), et a paru en russe dans le n° 43 du Bulletin de l'Opposition.

CERTAINS critiques nous font grief de faire du terme de *bonapartisme* un emploi trop large et trop divers. Ces critiques ne remarquent pas qu'il en est de même avec l'emploi d'autres termes du vocabulaire politique, tels que « démocratie », « dictature », sans même parler d'« Etat », de « société », de « gouvernement », etc... On parle de la démocratie antique (qui reposait sur l'esclavage), de la démocratie des corporations médiévales, de la démocratie bourgeoise, de la démocratie prolétarienne (au sens d'Etat), aussi de la démocratie à l'intérieur des partis, des syndicats, des corporations, etc..., etc... Le marxisme ne peut renoncer à de telles notions stables, conservatrices, et ne peut se refuser à les appliquer à des phénomènes nouveaux : sans cela la transmission de la pensée humaine serait en général impossible. Mais le marxisme est tenu, sous peine d'erreur, de définir chaque fois le contenu social de la notion et le sens de son évolution. Rappelons que Marx et Engels ont qualifié de bonapartisme non seulement le régime de Napoléon III, mais aussi celui de Bismark. Le 12 avril 1890, Engels écrivait à Sorge : « Tout gouvernement actuel devient, *volens nolens*, bonapartiste ». Ce fut plus ou moins vrai alors pour une longue période de crise agraire et de dépression industrielle. Le nouvel essor du capitalisme à partir de 1895 environ affaiblit les tendances bonapartistes,

le déclin du capitalisme après la guerre les renforça extrêmement...

Dans son *Histoire de la Grande révolution russe*, Tchernov rapporte des déclarations de Lénine et de Trotsky présentant le régime de Kérénsky comme un embryon de bonapartisme, et rejetant cette qualification, il note sur un ton sentencieux : « Le bonapartisme prend son envolée avec les ailes de la gloire ». Cette « envolée » théorique est tout à fait dans la manière de Tchernov, mais Marx, Engels, Lénine, ont défini le bonapartisme non pas par des ailes, mais par un rapport spécifique des classes.

Par bonapartisme, nous entendons un régime où la classe économiquement dominante, apte aux méthodes démocratiques de gouvernement, se trouve contrainte, afin de sauvegarder ce qu'elle possède, de tolérer au-dessus d'elle le commandement incontrôlé d'un appareil militaire et policier, d'un « sauveur » couronné. Une semblable situation se crée dans les périodes où les contradictions des classes sont devenues particulièrement aiguës : le bonapartisme a pour but d'empêcher l'explosion. La société bourgeoise a traversé plus d'une fois de telles périodes, mais cela n'a été pour ainsi dire que des répétitions. Le déclin actuel du capitalisme a non seulement définitivement supé la démocratie, mais a

aussi dévoilé toute l'insuffisance du bonapartisme de l'ancien type : à sa place est venu le fascisme. Cependant, comme un pont entre la démocratie et le fascisme (en Russie, en 1917, comme un « pont » entre la démocratie et le bolchevisme) apparaît un « régime personnel », qui s'élève au dessus de la démocratie, louvoie entre les deux camps et sauvegarde en même temps les intérêts de la classe dominante : il suffit de donner cette définition pour que le terme de *bonapartisme* soit pleinement fondé.

Nous constatons, en tout cas, que :

1° Aucun de nos critiques ne s'est donné la peine de faire apparaître le caractère spécifique des gouvernements pré-fascistes, Giolitti et Facta en Italie, Brüning, Papen et Schleicher en Allemagne, Dollfuss en Autriche, Doumergue et Flandin en France ;

2° Personne n'a proposé jusqu'à maintenant d'autre terme. Quant à nous, nous n'en voyons nullement le besoin : le terme de Marx, d'Engels, de Lénine nous satisfait pleinement.

Pourquoi insistons-nous sur cette question ? Parce qu'elle a une importance colossale, aussi bien théorique que politique. On peut dire que dès le moment où le conflit des classes séparées en deux camps hostiles élève l'axe du pouvoir au-dessus du Parlement, s'ouvre officiellement dans le pays une période pré-révolutionnaire (ou pré-fasciste). Ainsi, le bonapartisme caractérise la dernière période au cours de laquelle l'avant-garde prolétarienne peut prendre son élan pour s'élaner à la conquête du pouvoir. Ne comprenant pas la nature du régime bonapartiste, les stalinistes sont conduits à donner le diagnostic suivant : « Il n'y a pas de situation *révolutionnaire* ». Et ils passent à côté d'une situation *pré-révolutionnaire*.

La chose se complique quand nous employons le terme de *bonapartisme* pour le régime de Staline, et que nous parlons de « bonapartisme soviétique ». « Non, s'écrient nos critiques, vous avez trop de « bonapartisme », le mot devient extensible de façon inadmissible », etc... Habituellement, on fait des objections de ce genre, abstraites, formelles, grammaticales, lorsqu'on n'a rien à dire sur le fond.

Sans aucun doute, ni Marx, ni Engels, ni Lénine n'ont employé le terme de bonapartisme pour un Etat ouvrier ; rien d'étonnant à cela, ils n'en ont pas eu l'occasion (que Lénine n'ait nullement hésité à employer, avec les réserves nécessaires, pour l'Etat ouvrier des termes usités pour le régime bourgeois, c'est ce dont témoigne, par exemple, son expression de « capitalisme d'Etat soviétique »). Mais que faire dans les cas où les bons vieux livres ne donnent pas les indications nécessaires ? Il faut tâcher de s'en tirer avec sa propre tête.

Que signifie le « régime personnel » de Staline et où prend-il son origine ? Il est, en dernière analyse, le produit d'une vive lutte de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie. A l'aide de l'appareil bureaucratique et policier, le pouvoir du « sauveur » du peuple et de l'ar-

bitre de la bureaucratie, en tant que caste dirigeante, s'est élevé au-dessus de la démocratie *soviétique*, la réduisant à sa propre ombre. La fonction objective du « sauveur » est de sauvegarder les nouvelles formes de propriété, en usurpant la fonction politique de la classe dominante. Est-ce que cette *caractéristique précise du régime socialiste* n'est pas en même temps la *définition sociologique scientifique du bonapartisme* ?

La valeur incomparable du terme est de permettre de découvrir d'un coup des rapprochements historiques extrêmement instructifs et de déterminer ce qui forme leurs racines sociales. Il apparaît ceci : l'offensive des forces plébiennes ou prolétariennes contre la bourgeoisie dirigeante et de même l'offensive des forces bourgeoises ou petites-bourgeoises contre le prolétariat dirigeant peuvent aboutir à des régimes politiques tout à fait analogues (symétriques). Tel est le fait incontestable que le terme de bonapartisme permet, on ne peut mieux, de faire apparaître.

Lorsque Engels écrivait que « tout gouvernement actuel devient, *volens volens*, bonapartiste », il n'avait en vue, assurément, que la tendance du développement. Dans ce domaine, comme ailleurs, la quantité se change en qualité. Toute démocratie bourgeoise porte des traits du bonapartisme. On peut aussi, à juste titre, découvrir des éléments de bonapartisme dans le régime soviétique avant Staline. Mais l'art de la pensée scientifique est de déterminer ou précisément la quantité se change en une qualité nouvelle. A l'époque de Lénine, le bonapartisme soviétique était une *possibilité* ; à l'époque de Staline, il est devenu une *réalité*.

Le terme de *bonapartisme* déroute une pensée naïve (à la Tchernov), car il évoque à la mémoire le modèle historique de Napoléon, de même que le terme de césarisme évoque le modèle de Jules César. En fait, ces deux termes se sont depuis longtemps détachés des figures historiques qui leur ont donné leur nom. Quand nous parlons de *bonapartisme*, sans déterminatif, nous avons en vue non pas l'analogie historique, mais la définition sociologique. Ainsi, le terme de *chauvinisme* a un caractère aussi général que celui de *nationalisme*, quoique le premier mot vienne du nom du bourgeois français Chauvin et le second de *nation*.

Cependant, dans *certains* cas, en parlant de bonapartisme, nous avons en vue un rapprochement historique plus concret. Ainsi, le régime de Staline, qui représente la traduction du bonapartisme dans le langage de l'Etat soviétique, révèle en même temps un certain nombre de traits *supplémentaires* de ressemblance avec le régime du Consulat (ou de l'Empire, mais sans couronne encore), et ce n'est pas par hasard : ces deux régimes sont venus à la suite de grandes révolutions et en ont été les usurpateurs.

Nous voyons qu'un emploi correct, c'est-à-dire dialectique, du terme de bonapartisme non seulement ne nous conduit pas au schématisme, cet ulcère de la pensée, mais au contraire permet de caractériser les phénomènes qui nous intéressent d'une façon aussi concrète qu'il est nécessaire, le phénomène n'étant pas pris isolément, comme « unique », mais en liaison historique avec de nombreux autres phénomènes liés à lui. Que peut-on réclamer de plus d'un terme scientifique ?

POUR LA DÉFENSE DE LA RÉVOLUTION ALLEMANDE

par E. GRANT

Au moment où les visées impérialistes des Américains et des Anglais se précisent, et où les plans d'un nouveau traité super-Versailles sont en voie d'application, l'article ci-après du camarade Grant, publié dans le numéro de Juillet 1944 du Socialist Appeal, organe central de la section anglaise de la IV^e Internationale, acquiert une actualité brûlante.

LES Alliés ne laissent aucun espoir aux travailleurs allemands. L'occupation de la péninsule du Cotentin a offert aux impérialistes anglo-américains une position stratégique importante pour la lutte décisive contre leurs antagonistes allemands.

Mais le trait le plus frappant de l'invasion de l'Europe a été la résistance désespérée des soldats allemands et même des soldats des pays conquis par l'Allemagne, malgré l'écrasante supériorité en matériel des Alliés.

Cinq années de guerre et trois années de massacre sur le front russe ont fait des ravages considérables dans les rangs de l'armée allemande. Même les tout jeunes soldats, dont elle se compose presque exclusivement maintenant, ont, selon les reportages du *News Chronicle*,

l'air harassé et hagard. Sur leurs faces hâves et ridées sont écrites toutes les souffrances qu'ils ont endurées, toutes celles qu'ils endurent encore. Cependant, selon les témoignages unanimes de la presse capitaliste, ils n'en continuent pas moins à se battre farouchement en dépit de leur situation désespérée, tant parmi eux est grande la terreur que leur inspirent les suites de la défaite.

Entre temps, la presse capitaliste, et principalement cette partie de la presse capitaliste qui, comme le *Daily Mail* et le *Sunday Dispatch*, a, avec enthousiasme prêté son appui à Hitler avant la guerre, réclame maintenant à cors et à cris le châtimeur exemplaire des soldats allemands qu'elle feint de tenir pour responsables des crimes des nazis. En cela, le dénommé Parti Communiste et les chefs travaillistes et syndicalistes sont là pour lui prêter main forte, tandis que Chur-

chill, Staline et Roosevelt d'autre part ont proclamé que des mesures draconniennes seront prises contre le peuple allemand après la défaite de Hitler. Une paix de Carthage lui sera imposée auprès de laquelle le traité de Versailles n'aura été qu'un jeu d'enfant. Ce sera sans doute une paix analogue à la « paix » monstrueuse imposée par Hitler aux peuples de Pologne, de France et des autres pays d'Europe.

Pendant la première guerre impérialiste, les classes dirigeantes des nations alliées prétendirent lutter pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et pour la défense des libertés démocratiques de tous les pays. Cette politique se trouve exprimée et résumée dans les 14 points du Président Wilson. De même, au début de la guerre actuelle, les Alliés proclamèrent la Charte de l'Atlantique, voulant ainsi opposer leur propre programme à l'esclavage auquel réduirait tous les pays la victoire de Hitler.

Mais, alors que durant la dernière guerre les véritables plans des Alliés demeurèrent secrets jusqu'à la défaite de l'Allemagne, actuellement Churchill a annoncé ouvertement que la Charte de l'Atlantique n'est pas applicable à l'Allemagne. Il entend par là qu'elle devra être morcelée et que chaque puissance en recevra une bonne part. Ainsi les projets des impérialistes sont dûment et cyniquement étalés au grand jour.

Que les impérialistes puissent parler aussi ouvertement, cela est dû à la politique de Staline et des chefs travaillistes. De telles déclarations émanant d'un homme d'Etat pendant la première guerre n'aurait pas manqué de provoquer une véritable tempête dans les rangs de la classe ouvrière du monde entier. Mais la dégénérescence des staliniens et des travaillistes est telle, qu'ils ont trahi non seulement les plus élémentaires libertés démocratiques des peuples, mais même cet internationalisme jadis à la base de leur programme.

Les capitalistes ont fait publiquement amende honorable de leur « géné-

rosité » envers l'Allemagne : « Nous devons cette fois nous montrer impitoyables », proclament-ils. Cependant, un examen, même superficiel, du traité de Versailles suffit pour montrer la vraie nature de leur philanthropie envers les vaincus.

En vertu de ce traité, l'Allemagne a été dépouillée de l'Alsace-Lorraine, rendue à la France, de la Sarre, soumise au contrôle français pendant 15 ans, de l'Eupen-Malmédy, donné à la Belgique et du Schleswig-Holstein, rattaché au Danemark ; un corridor polonais fut créé dans le territoire même de l'Allemagne séparant la Prusse orientale du reste du Reich. Toutes ses colonies lui furent retirées... et la part du lion octroyée à l'Angleterre.

Ces changements territoriaux saignèrent l'Allemagne à blanc. L'Alsace-Lorraine et la Sarre étaient parmi ses principaux centres de production de fer et de houille. Leur perte a eu pour elle des conséquences irrémédiables. Mais non contents, les Alliés exigèrent davantage. La marine marchande de l'Allemagne fut confisquée. Sa marine de guerre, plutôt que de se rendre aux Alliés, se saborda. Les réparations exigées étaient tellement exorbitantes que, selon les capitalistes eux-mêmes, l'Allemagne se trouvait dans l'impossibilité de payer, car elles dépassaient de beaucoup ses capacités économiques. En plus de tout cela, l'Allemagne fut astreinte à un désarmement unilatéral. La Rhénanie fut démilitarisée par force. Et pour compléter le tableau de la « générosité » des vainqueurs, il convient de noter que le blocus de l'Allemagne fut continué longtemps après la déclaration de l'armistice, à la suite de quoi 1 million d'enfants y moururent faute de lait. Le traité de Versailles fut pour le peuple allemand synonyme de famine, de misère et de dégradation. Et ce n'est pas tout. En 1923, comme l'Allemagne se trouvait dans l'impossibilité de payer les réparations, l'Angleterre et la France occupèrent la Ruhr. La conséquence en fut une inflation terrible qui ruina les travailleurs et les classes moyennes. Le mark tomba à

12.000.000.000.000 la £. C'était la faim, la misère, le désespoir pour l'écrasante majorité du peuple allemand.

Cependant, en raison de l'accroissement sur une échelle mondiale des contradictions capitalistes, les intentions des Alliés dans la présente guerre rendent ce sauvagement traité semblable à un acte de haute philanthropie. Au lieu d'un corridor polonais séparant la Prusse orientale du reste de l'Allemagne, le problème sera « résolu » en livrant la Prusse orientale à la Pologne. Et il en sera ainsi des revendications de tous les pays occupés par Hitler. A la place des réparations exorbitantes imposées par les Alliés après la dernière guerre, on exigera de nouvelles sommes qui dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir.

La Russie à elle seule réclame dix à vingt fois les sommes de Versailles. Lénine qui, se référant au traité de Versailles, le considérait comme un traité de brigands, destiné à semer les germes de la nouvelle guerre mondiale, que dirait-il de ce super-Versailles, mille fois plus odieux que le premier ?

Et maintenant, ce sont ces mêmes fauteurs de guerre qui ont l'audace d'imputer au peuple allemand leurs propres crimes.

La guerre et ses destructions formidables ainsi que l'admirable résistance de l'Armée Rouge ont créé un nouvel état d'esprit parmi les ouvriers avancés allemands. Si Staline offrait la possibilité d'une solution socialiste internationale du conflit, s'il tendait une main de coopération fraternelle aux travailleurs et aux soldats allemands, le drapeau rouge flotterait déjà sur toute l'Europe. Mais même en dépit de toutes les trahisons, il est impossible de détourner le cours de l'Histoire. Malgré l'aide prêtée à Hitler par la politique de Staline et de Churchill, les ouvriers allemands commencent à se mettre en mouvement. Il est douteux que Hitler puisse survivre à 1944. La situation a atteint son point culminant et prend la voie de la révolution de 1918. Les travailleurs d'Allemagne se préparent à tirer des crimes d'Hitler et des nazis une vengeance éclatante.

Et voici deux rapports reçus par la Fédération Internationale des ouvriers des transports :

« Un ouvrier du Syndicat qui parle couramment l'allemand et est revenu en Avril dernier après un séjour de 2 ans à Berlin en qualité de travailleur étranger, séjour qu'il fit afin d'étudier la situation en Allemagne, signale que dans l'usine où il travaillait, sur 40 ouvriers allemands, il y avait 2 nazis, 2 communistes et 3 social-démocrates. Les autres ouvriers étaient hostiles aux nazis, mais ne voulaient pas entendre parler des anciens partis. Le rapport continue en relatant que maintenant les ouvriers expriment ouvertement leurs opinions et sont pour le sabotage, mais pas encore disposés à risquer une grève. »

« ... Des rapports qui sont parvenus indépendamment les uns des autres de quatre régions différentes de l'Allemagne confirment ces renseignements. »

« Des comités de soldats auraient été formés dans les bataillons de réserve. Ils ont même commencé à entrer en action. Ils ont débuté par protester avec succès contre la suppression des repas chauds : c'est ainsi que commença en 1918 la révolte de la Flotte. »

« Les rapports démontrent clairement que ces comités de soldats poursuivent des buts politiques comme ceux qui se sont formés il y a déjà longtemps en Norvège. »

Tous les Alliés connaissent cet état d'esprit des travailleurs allemands et c'est pourquoi ils font de gros efforts pour empoisonner l'opinion en Angleterre, en Amérique et dans l'U.R.S.S, et exciter l'indignation des masses contre tous les Allemands au lieu de faire la distinction entre les nazis et leurs maîtres capitalistes et les travailleurs allemands.

Mais ils ne réussiront pas ! Les travailleurs de l'Allemagne et de l'Europe trouveront leur voie vers le programme de la IV^e Internationale.

Ils lutteront pour une Allemagne socialiste dans les Etats-Unis Socialistes de l'Europe et du Monde.

NOUVELLES

DE L'INTERNATIONALE

ANGLETERRE

Les 11 et 12 Mars 1944, 60 délégués et un grand nombre de participants venus de tous les coins de la Grande-Bretagne, de l'Éire et de l'Irlande ont assisté au Congrès d'unification des organisations trotskystes de l'Angleterre dans le Parti Communiste Révolutionnaire (section anglaise de la IV^e Internationale).

La composition du congrès était à peu près 100 % ouvrière, l'influence de nos camarades anglais s'étant considérablement accrue dans les milieux prolétariens grâce à leur action audacieuse pendant les grèves. Le Secrétariat International de la IV^e Internationale assistait à la Conférence.

Depuis l'unification, nos camarades anglais ont marqué de nouveaux progrès. Les mesures réactionnaires prises contre eux par la bourgeoisie anglaise n'ont fait qu'augmenter la sympathie des masses.

Les quatre camarades, Haston, H. Lee, R. Tearse et Ann Keen, de la direction du Parti qui ont été condamnés à 12 mois de prison, ont été acquittés lors de leur procès d'appel, le 23 Août à Londres, grâce à la pression des masses.

Leur journal *The Socialist Appeal*, continue à paraître normalement ; plusieurs brochures, d'une grande actualité ont été éditées par le Parti.

Nous signalons entre autre une brochure consacrée à la Révolution Italienne (4) de Juillet-Août 1944, écrite par les camarades G. Russell et H. Brannan et destinée spécialement aux mineurs écossais qui se trouvent aujourd'hui à la tête des luttes du prolétariat anglais.

U. S. A.

Les 18 camarades de la direction du Parti Socialiste Ouvrier (section américaine de la IV^e Internationale), condamnés l'année passée par les autorités des Etats-Unis sous l'accusation de menées anticonstitutionnelles (action contre la guerre impérialiste), sont toujours en prison.

La Cour Suprême a rejeté leur appel. Un Comité de défense a été constitué comprenant plusieurs per-

sonnalités du monde ouvrier des Etats-Unis et qui lutte pour la libération de nos camarades. Le Parti continue son action dans les cadres de la légalité permise. Il publie un journal hebdomadaire, *Le Militant*, et la revue *Quatrième Internationale*. Son programme immédiat, dans la faible mesure où il est autorisé à paraître, est présenté par son journal *Le Militant* et résumé dans les mots d'ordres suivants :

- 1°) Instruction militaire des ouvriers, financée par le gouvernement, mais sous le contrôle des syndicats ; camps spéciaux pour la formation des officiers, financés par le gouvernement, mais sous le contrôle des syndicats pour rendre les ouvriers aptes à devenir officiers ;
- 2°) Salaires d'ouvriers pour tous les travailleurs mobilisés dans l'armée ;
- 3°) Egalité complète pour les noirs dans les forces armées et les industries de guerre ;
- 4°) Confiscation de tous les bénéfices de guerre. Expropriation de toutes les industries de guerre, et contrôle par les ouvriers de leur fonctionnement ;
- 5°) Echelle mobile des salaires pour faire face à l'augmentation du coût de la vie ;
- 6°) Milices Ouvrières contre les attaques fascistes et réactionnaires ;
- 7°) Formation d'un parti travailliste indépendant basé sur les syndicats ;
- 8°) Gouvernement ouvrier et paysan ;
- 9°) Défense de l'Union Soviétique contre les attaques impérialistes.

ITALIE

Dans chaque numéro du journal *l'Unità* (l'Unité), du Parti Communiste Italien, il est annoncé que de nouveaux membres du Parti sont exclus pour « fractionnisme ».

Ces éléments, avec d'autres qui restent encore dans le Parti Communiste et dans le Parti Socialiste ont constitué la « Fraction de Gauche du P.C. et du P.S. » et publient l'organe hebdomadaire *Il Proletario*.

Cette organisation a déjà une orientation très à gauche et évolue favorablement. Parmi ses militants se trouvent plusieurs chefs syndicalistes qui ont un très grand prestige parmi les masses populaires.

(1) *The Italian Revolution* by G. Russell and H. Brannan, Glasgow.

LA CRISE DE LA DIRECTION RÉVOLUTIONNAIRE

unique cause des défaites
de la Révolution Mondiale ⁽¹⁾

II

III. — LA CONSTRUCTION DE LA IV^e INTERNATIONALE ET LA CRISE DE LA DIRECTION RÉVOLUTIONNAIRE

LA crise de la direction révolutionnaire n'est pas une formule commode pour expliquer les défaites de la révolution. Toute l'analyse précédente s'efforce de montrer qu'elle a un *contenu historique concret et vivant*, que sa nature et son caractère dépendent du caractère même de l'époque. Quand il s'agit de la IV^e Internationale, il n'en va pas autrement.

La crise de la IV^e Internationale est d'une nature complexe. De façon générale, c'est sa *faiblesse* qui est intimement liée à la situation objective. Tenu éloigné des masses par l'ensemble des conditions historiques, la IV^e Internationale n'est pas apparue comme la direction des masses, ni même comme un courant réel du mouvement ouvrier. Si, malgré cette situation défavorable, les bolcheviks-léninistes n'ont pas trahi, s'ils ont maintenu dans l'ensemble le drapeau de la révolution, ils ne pouvaient traverser une période aussi difficile sans que des répercussions se fassent sentir dans leurs propres rangs. Les difficultés extérieures qui les assaillaient ont provoqué une crise intense qui a été à son tour une nouvelle cause d'affaiblissement.

Cette esquisse, si rapide qu'elle soit, permet cependant de tracer les grandes lignes de notre analyse. Il s'agira de comprendre pourquoi la IV^e Internationale est restée coupée des masses, de rattacher à l'ensemble de la crise le phénomène historique particulier que constitue la crise des bolcheviks-léninistes. Étudier ce problème nous entraînerait très loin ; il faudrait reprendre en détail l'histoire intérieure du mouvement pour la IV^e Internationale. Ce n'est pas le lieu de le faire ici, il suffira, pour rester dans les cadres de cet article, de marquer que la crise interne n'est pas le résultat du hasard ou de particularités individuelles, qu'elle a au contraire des raisons profondes dans la faiblesse générale inhérente au mouvement pour la IV^e Internationale.

En quoi consiste la faiblesse de la IV^e Internationale

Parce que la IV^e Internationale n'a pas été reconnue au cours des derniers combats livrés par le prolétariat comme la direction révolutionnaire, certains ont crié à sa faillite ou même à sa trahison. L'histoire de l'entre-deux guerres renferme en effet une contradiction extraordinaire, entre l'existence du programme capable de mener la classe ouvrière à la victoire et le fait qu'il ne fut pas reconnu par elle, bien que dans tous les pays elle ait mené d'héroïques combats révolutionnaires. Ceci pose dans toute son acuité le problème : la IV^e Internationale a-t-elle failli ?

Ce ne sont pas des raisons sentimentales qui nous interdisent d'aborder cette question. « Sa *faiblesse*, écrit E.R., la condamna à assister *passivement* aux derniers soubresauts de la volonté révolutionnaire des masses françaises et espagnoles » (souligné par nous). Qu'est-ce que cette faiblesse et cette « passivité » ? Sont-elles le fruit d'une déficience de la IV^e Internationale ? Nous devons le dire clairement. L'analyse inconsistante de E.R. passe une fois de plus à côté du vrai problème. La IV^e Internationale pouvait-elle ne pas être « faible », pouvait-elle être un grand parti et par là empêcher les défaites ? Le seul fait qu'une minorité de révolutionnaires soit consciente de la trahison de la III^e Internationale et de la nécessité de la IV^e Internationale était-il suffisant pour changer le cours de l'évolution des masses ?

Or, la période entre les deux guerres, à partir de 1923, malgré des flux et des poussées parfois intenses doit être considérée dans son ensemble comme une période de recul (2). Dans la mesure où le prolétariat est allé de défaite en défaite, malgré les batailles acharnées, la ligne générale de l'époque reste descendante.

La caractérisation et l'analyse de l'époque permettent de répondre au problème soulevé : la IV^e Internationale pouvait-elle être un grand parti et intervenir efficacement dans les luttes ? Répondre « oui » comme le font les utopistes et les traîtres, ou « non » comme le font les bolcheviks-léninistes de n'avoir

(1) Suite de l'article paru dans le N^o 67 de *Quatrième Internationale*.

(2) Voir le chapitre *La crise de la direction révolutionnaire depuis la 1^{re} guerre impérialiste*, dans la première partie de notre article.

pas su appeler les masses à la révolution, c'est oublier qu'une Internationale ne se construit pas sur mesure, par la seule volonté ou le seul génie de ses initiateurs ; c'est oublier que sa construction est fondamentalement conditionnée par l'évolution de la lutte des classes. L'avant-garde ouvrière rejoint largement ses rangs quand elle a pris conscience de sa nécessité.

Si la IV^e n'a pu trouver le chemin des masses, ce n'est pas une question technique d'organisation, cela ne tient ni à l'insuffisance de sa propagande ni à sa volonté de se confiner dans une lutte de secte ni à son inaptitude propagandiste. Jamais pareille situation ne s'est présentée pour un parti révolutionnaire naissant, jamais aucun n'a été aussi totalement contre le courant. S'édifiant en plein recul révolutionnaire, elle a eu et a encore contre elle, outre les forces des classes ennemies, outre la bureaucratie stalinienne et tout son poids matériel, la majorité de sa propre classe. On assiste en effet, au moment même où prenait forme le mouvement pour la IV^e, à un large mouvement de masses vers le stalinisme. Plusieurs raisons expliquent ce mouvement : face à la radicalisation croissante des masses, fruit des contradictions objectives du capitalisme pourrissant, les succès économiques de l'U.R.S.S., reconnus même par la bourgeoisie mondiale, joints à la propagande stalinienne, accroissent de plus en plus, aux yeux des masses, le prestige du seul Etat ouvrier ; de plus, l'avant-garde ouvrière, n'ayant pas encore fait une expérience du stalinisme, canalisait au profit de ce dernier le déplacement des masses vers la gauche qui fut à la base des montées révolutionnaires. Ainsi, loin de provoquer une désaffection vis-à-vis du stalinisme et malgré ses trahisons les montées révolutionnaires, parce qu'elles étaient fragmentées dans le temps et dans l'espace, ne faisaient que renforcer au sein de la classe ouvrière. Il est donc possible, au terme de cette analyse, d'affirmer en toute certitude que les conditions mêmes de sa naissance, dans une période de recul révolutionnaire, interdisaient à la IV^e Internationale d'être un parti de masses.

On est alors en droit de se demander si, étant donné l'ensemble de ces conditions éminemment défavorables, il n'aurait pas été plus juste de continuer de l'intérieur au redressement du Komintern pour ne pas se couper des masses, si, d'autre part, il n'a pas été erroné de proclamer en 1938 la IV^e Internationale, alors qu'elle n'existait pas comme courant réel du mouvement ouvrier. Il n'est possible de répondre sur ces deux problèmes qu'en précisant ce que signifie la création d'une Internationale et sa proclamation effective.

Se fonder sur des raisons publicitaires (1) pour déclarer fautive la proclamation effective de la IV^e Internationale ou voir dans « la lutte contre les déviations tactiques de la III^e Internationale » (2) l'origine de la IV^e Internationale, c'est commettre sur deux problèmes différents la même erreur fondamentale. C'est ignorer qu'une Internationale ne naît pas d'une lutte de tendances, d'une lutte idéologique qui, quelle que soit sa gravité, reste confinée dans certains cadres. S'orienter vers la création d'une nouvelle Internationale a un sens autrement profond : il s'agit d'une rupture de classe. A ce titre, une Internationale représente un courant historique et prend sa justification historique. La capitulation de la II^e Internationale, en Août 1914, marquait son asservissement complet à l'ennemi de classe ; c'est pourquoi il était faux de s'orienter comme la majorité de Zimmerwald vers un redressement de la II^e Internationale. Pendant toute une série d'années, la pression de la bourgeoisie sur le parti international de la révolution peut faire céder à celui-ci des positions importantes ; un moment vient où les retraites ne se mesurent plus quantitativement mais

qualitativement, où un point final doit être mis à toute une époque. C'est pourquoi il était juste de travailler à la création de la IV^e Internationale.

Les défaites de 1923, 1926, 1927, sont autant de jalons marquant la dégénérescence de l'Internationale Communiste et de facteurs d'accroissement pour cette dégénérescence. Mais il n'existait pas de thermomètre permettant d'évaluer le degré et de conclure à priori qu'elle était irrémédiable. Le prolétariat allemand, d'autre part, était encore debout : sa force, l'importance décisive de sa situation en Europe, pouvaient permettre, s'il se lançait dans la lutte, un nouveau départ de la révolution internationale et un retournement du rapport de forces en faveur du prolétariat, débordant et culbutant le stalinisme. En livrant sans combat la classe ouvrière allemande en 1933, l'I.C. témoignait qu'elle n'était plus objectivement qu'un instrument de la bourgeoisie internationale et détruisait toute base à son propre redressement.

C'est pourquoi le 4 Août 1914 et 1933 ont une valeur définitive, c'est pourquoi la gauche marxiste de Zimmerwald en proclamant la nécessité de la III^e Internationale, Trotsky en proclamant, à partir de 1933, celle de la IV^e Internationale, ont prouvé leur juste évaluation des événements et de leur signification. De même, contester pour les raisons que donne *Contre le Courant* le bien-fondé de la proclamation de la IV^e Internationale en 1938, c'est méconnaître la rupture de classe que signifie la création d'une Internationale. En 1938, alors que, d'une part, existait le programme de la IV^e Internationale qui représentait seul le programme de la révolution, alors que, d'autre part, l'approche de la 2^e guerre impérialiste avec les convulsions révolutionnaires qu'elle devait entraîner rendait nécessaire, quelle que soit la faiblesse du mouvement pour la IV^e Internationale, de porter sur un autre plan son activité, de l'élever de la lutte de petits noyaux fractionnés à une lutte internationalement liée, il était historiquement juste d'affirmer devant la classe ouvrière, face à la trahison ouverte de l'I.C. qui devait nécessairement se poursuivre dans un proche avenir lourd de tâches et de conséquences, il était historiquement juste d'affirmer cette rupture de classe, d'en marquer toute la signification en proclamant la IV^e Internationale. Car une Internationale n'est pas un problème de nombre, ni même de force.

Quant à E.R., s'il entérine la proclamation de la IV^e Internationale, pas plus qu'il n'a compris la naissance du mouvement, il n'a compris le sens de cette proclamation : c'est pour lui un procédé thérapeutique inspiré à Trotsky par « la volonté de briser l'influence sectaire dans les rangs de la IV^e Internationale » (2). E.R. ne se livre pas à une analyse historique, ce n'est pas de la politique qu'il fait, mais de la médecine. D'où l'arbitraire de ses affirmations sur le « sectarisme, maladie infantile de la IV^e Internationale », sur la division « médicale » de « période de laboratoire » et « période d'application ». Pour lui, la tendance sectaire dans la IV^e Internationale consiste dans une volonté de se maintenir en petits cercles de discussion dans la forme d'élaboration et de discussion théorique prise par la lutte, et c'est elle qui est, en définitive, responsable de la coupure entre la IV^e Internationale et les masses. Poser ainsi le problème, c'est le fausser complètement.

Tout d'abord, il est erroné de prétendre que la IV^e Internationale a assisté « passivement aux derniers soubresauts de la volonté révolutionnaire des masses françaises et espagnoles » (E.R.). Elle a, au contraire, essayé d'intervenir dans les événements. La question est de savoir si elle pouvait y intervenir efficacement et si elle pouvait ne pas traverser ces formes de lutte. Aucune fatalité n'a présidé au développement de la IV^e Internationale. Si la situation historique de recul révolutionnaire lui assignait des limites objectives l'empêchant de jouer un rôle, on ne peut se permettre qu'aujourd'hui cette conclusion, en analysant avec un certain recul l'ensemble de la période. C'est de l'orientation passée qui fut de chercher à intervenir dans le cours des événements. Le problème était un problème de rapport de forces : qui allait l'emporter, la violence de la vague révolutionnaire ou la solidité du barrage stalinien ? Un rapport de forces ne s'évalue pas métriquement, il se règle au travers de la lutte, il était impossible et il eut été absurde au départ des montées révolutionnaires, de leur fixer à l'avance des bornes. S'engager sans réserve dans la lutte était et

(1) Voir la position du groupe *Contre le Courant* (la proclamation de la IV^e Internationale en 1938 était erronée en partie parce que la IV^e ainsi proclamée n'était pas capable de s'opposer à la guerre impérialiste imminente et qu'ainsi les masses risquaient d'être rendues sceptiques sur la valeur et le rôle des Internationales).

(2) Voir article de E.R. précédemment cité, chapitre : « Le développement de la IV^e Internationale sous l'influence de la crise du mouvement ouvrier ».

reste la seule attitude admissible pour des révolutionnaires. C'était et c'est en même temps la seule voie pour progresser, pour apprendre de la lutte, pour faire vivre le programme et l'enrichir. La IV^e Internationale n'est pas située en dehors de la lutte ; le caractère d'ensemble de la période l'a empêchée d'en prendre en main l'orientation.

Pour n'avoir pas tenu compte de ce caractère, pour avoir analysé de façon extrêmement superficielle la situation et le rapport de forces dans lequel était inclus le développement du mouvement bolchevik-léniniste sans marquer leur influence sur les formes prises par ce développement, E.R. se condamne à recourir à des mythes, comme le sectarisme, non à des explications. Il garde un secret mépris pour les luttes de fraction, l'évaluation des thèses, "l'élaboration des thèses et contre-thèses" par lesquelles est passée la IV^e Internationale ; il voit dans l'activité des masses la panacée, sans se demander si ces formes de lutte évitables, si l'activité des masses était possible.

Il y a au fond de tout cela l'incompréhension de la nature et des conditions de la lutte menée. Incontestablement, les luttes que devait traverser le mouvement pour la IV^e Internationale comportaient des dangers. Mais toute lutte comporte ses dangers, autant celle des masses que celle des petites minorités. La lutte de délimitation, d'élaboration n'est pas un inférieur produit de remplacement lorsque l'activité des masses est impossible, que l'avant-garde est coupée. Elle était, dans la situation donnée, la seule juste. Il est typiquement éclectique d'établir une division abstraite entre la lutte et la critique : la critique n'est pas en dehors de la lutte, ni indépendante de la lutte ; elle en est une forme. Quand les conditions d'une situation donnée l'exigent, la défense acharnée des principes fondamentaux, le combat pour la sauvegarde de l'héritage théorique ne transforment pas les organisations révolutionnaires en "laboratoires", leur lutte d'alors inscrit dans la lutte de l'époque actuelle qui signifie le combat permanent pour le renversement de la domination bourgeoise et l'instauration du pouvoir ouvrier. Même si le prolétariat et avec lui l'avant-garde révolutionnaire doivent supporter passagèrement la conséquence des défaites subies sur l'ensemble de leur front, les conditions de lutte sont changées dans les formes, mais restent fondamentalement identiques. Le critère des "plates-formes, thèses et contre-thèses" n'est pas leur valeur intrinsèque, mais leur efficacité comme arme de combat. La lutte des fractions, des petits groupes, reste la même lutte, dans une situation et dans un rapport de forces donnés.

Confirmer la justesse de l'orientation passée et en chercher l'explication ne signifient pas que tout a toujours été fait pour le mieux, qu'aucune erreur n'a été commise. Il est nécessaire de dresser le bilan de la IV^e Internationale, de comprendre pourquoi elle fut coupée des masses afin d'avoir une perspective claire de ses actuelles possibilités. Il est nécessaire de comprendre que l'avant-garde révolutionnaire ne vit pas en dehors, ni au-dessus de la société. Le recul de la révolution impliquant un rapport de forces en faveur de la bourgeoisie, n'a pas pu ne pas influencer le développement et l'activité de la IV^e Internationale. Celle-ci se devait, en présence des déviations mortelles de la III^e Internationale, de rétablir et de maintenir, par sa critique et son analyse, les principes fondamentaux du bolchevisme.

Si, pendant toutes ces années, il n'y a pas eu entre la IV^e Internationale et les masses le vivant échange, l'étroite relation qui doit unir le parti révolutionnaire et la classe ouvrière, si la IV^e Internationale qui concentre et exprime toute l'expérience historique récente, a en quelque sorte plus reçu des masses qu'elle ne leur a donné, ce n'est pas la conséquence d'une incapacité. A la veille de la révolution mondiale, nous devons repousser résolument les thèses qui déclarent la faillite de la IV^e Internationale, marquer les limites objectives de son développement et de son rôle, qui conditionnent sa véritable faiblesse, à savoir : non ses formes d'activité mais son inexistence comme direction reconnue du prolétariat, nous devons affirmer sa continuité et souligner l'importance de son action théorique et stratégique. Aucun autre groupement du mouvement ouvrier n'a enrichi d'apports comparables la pensée et l'activité révolutionnaires.

Dans leur lutte contre le stalinisme, tous les anti-staliniens, sauf les bolcheviks-léninistes, ont abandonné le mar-

xisme pour n'avoir pas su caractériser le stalinisme en tant que courant défini au sein de la classe ouvrière : abandonnant la méthode du matérialisme historique devant ce phénomène nouveau qu'est l'U.R.S.S. pour la remplacer par le subjectivisme, ils ont été incapables de distinguer un courant social d'un autre mouvement social, de fixer leur place respective et leurs perspectives. Le résultat en est un désarmement complet en face de tous les problèmes que pose à l'état aigu la liquidation de la 2^{ème} guerre impérialiste.

Analysant, au contraire sans abandonner les critères de classe, la dégénérescence de l'U.R.S.S., les échecs internationaux de la révolution et leurs leçons, la marche économique et politique des forces historiques, Trotsky a donné à l'avant-garde des armes à la mesure de ses tâches. Héritière de toutes les richesses et de l'expérience du bolchevisme, la IV^e Internationale les a fait vivre concrètement dans une époque fertile en difficultés mais aussi en enseignements. Pleinement conscient de son rôle, de ses tâches, ayant élaboré le programme achevé de la révolution internationale, le trotskysme doit être caractérisé comme le stade supérieur du bolchevisme.

La crise

des Bolcheviks-Léninistes

La crise de la direction révolutionnaire dans le cas de la IV^e Internationale est donc son isolement de l'avant-garde ouvrière ; elle est étroitement conditionnée par l'ensemble de la situation historique que domine le recul de la révolution mondiale. La IV^e Internationale a éprouvé ce recul de la révolution en se trouvant dans l'impossibilité de trouver le rapport de force en sa faveur au sein de l'avant-garde ouvrière contre le stalinisme ; mais ce recul s'est manifesté dans ses rangs mêmes, sous la forme d'une crise interne dont il faut rechercher la nature.

Cette crise témoigne que l'avant-garde ne peut se soustraire elle non plus aux lois de l'époque impérialiste. Quand la révolution est mise sans que les forces de la révolutionnaires appelés à l'accomplir soient suffisants, « la société pourrait alors et sa putréfaction dure parfois des dizaines d'années » (Lénine). Depuis l'après-guerre, nous sommes dans une de ces périodes de pourrissement prolongé de la société. L'avant-garde n'est pas immunisée, elle est atteinte elle aussi par le pourrissement social sous une forme qui lui est propre.

Le caractère explosif de l'époque impérialiste ne permet pas à un parti révolutionnaire, en cas de non-triomphe de la révolution, de continuer à vivre longtemps sans être atteint par une forme ou une autre de dégénérescence. Car le non-triomphe de la révolution dans une période où les bases matérielles en sont données signifie une contre-offensive vigoureuse de la bourgeoisie, une pression rendue plus turbeuse, plus exaspérée par la menace d'une nouvelle montée révolutionnaire. Il entraîne, d'autre part, un reflux et dans la classe ouvrière et dans son avant-garde. L'aspect de la dégénérescence pour l'avant-garde B.L. est sa crise interne dans laquelle se reflètent les antagonismes et les contradictions de la société en général.

La scission des forces bolcheviks-léninistes est un des aspects immédiats de la crise. Elle n'en constitue cependant qu'une des expressions les plus graves et réduire toute la crise aux scissions serait s'en rire la compréhension des scissions elles-mêmes. Les scissions qu'on connues les B.-L. ont été beaucoup trop générales pour qu'il y ait des particularités nationales, épisodiques ou individuelles suffisantes à les expliquer ; elles ne sont que l'expression d'une crise profonde. Vouloir fermer les yeux sur ce problème, le nier ou le réduire à son plus petit côté, aux causes directement sensibles, "concrètes" (les qu'elles et les aménités personnelles, les erreurs individuelles) serait renoncer à poser la question en marxiste.

L'application du matérialisme dialectique ne doit pas s'arrêter au seuil du problème du Parti, sous prétexte que c'est le domaine du "subjectif". Le Parti se construit au travers des luttes entre différents courants dont l'existence reflète, au sein même de l'avant-garde, l'apprêt de la lutte des classes. C'est pourquoi il faut caractériser socialement ces courants pour mettre à nu les origines sociales de la crise. C'est pourquoi il faut poser comme une question sociale le problème de la direction révolutionnaire.

La crise interne de la IV^e Internationale sera surmontée si les militants ont une conscience claire de son contenu. A cette seule condition, un pas en avant pourra être fait et le programme lui-même en sera enrichi. La crise du bolchevisme qu'a constituée la dégénérescence de l'I.C. a été surmontée par l'enrichissement du bolchevisme lui-même à travers l'analyse de cette dégénérescence et le combat contre elle. Bien que la crise de la IV^e Internationale se situe sur un autre plan, il n'y a pourtant pas de voie différente pour qu'elle reçoive sa solution. Cette analyse, dont on ne peut montrer ici que les lignes très générales, fera l'objet d'un article particulier.

Il ne s'agit pas ici de faire une analyse historique complète de la crise mais de tracer les grandes lignes du problème, afin de comprendre la nature de la crise. Elle est le produit du recul subi par la révolution mondiale à l'époque de l'impérialisme.

Ne pouvons-nous lier largement à la classe ouvrière, le mouvement bolchevik-léniniste, dès ses débuts, a été un groupe à composition ouvrière extrêmement restreinte, rassemblant les militants sur des bases théoriques complexes. Les plus grands dangers n'ont, de ce fait, cessé de peser sur lui. Ces dangers consistaient dans le risque de dégénérescence qui menaçait le mouvement dès son début, sous la pression de son propre contenu social essentiellement petit bourgeois et tendant sans cesse, inconsciemment, à faire pénétrer dans le mouvement ses méthodes de vie, de travail et de pensée. La pression accrue de l'impérialisme sur l'avant-garde révolutionnaire, dans le cadre de son isolement persistant, renforçait encore ce danger.

Cependant, malgré la gravité que revêt la crise à la naissance même de son mouvement, au moment où il aurait eu besoin de toutes ses forces pour ébranler le barrage stalinien, malgré le nouvel affaiblissement dont elle a été cause, rien de fondamental n'est touché dans la IV^e Internationale. Son programme reste sa meilleure arme et lui permet de redresser les déviations typiquement petites bourgeoises (nationalisme) qui, au cours de la 2^e guerre impérialiste, se sont dessinées dans ses rangs et qui auraient pu devenir catastrophiques. Malgré les scissions, un terrain commun a subsisté. La crise non seulement doit mais peut être surmontée. La montée révolutionnaire qui vient apporte toutes les bases de sa solution en supprimant sa cause dernière : le recul international du prolétariat.

“ Les raisons de l'optimisme révolutionnaire ” (1)

E.R. a appris que la contradiction est le moteur de tout développement, que le plus sort du moins, que la négation se transforme en sa négation. Malheureusement, quand il essaie d'appliquer sa dialectique à une analyse historique concrète, les résultats sont désastreux. Il se livre à une abrutissante gymnastique pour nous prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, que la faiblesse de la IV^e Internationale fera sa force, tandis que la force de la III^e Internationale constituait sa faiblesse (1). Au cours de ses virtuosités, il a simplement oublié une bagatelle : la lutte de classes. On la chercherait en vain dans ses schémas. S'arrêter point par point à ses constructions pour lui répondre en partant de son plan anti-marxiste n'aurait, de toute évidence, pas permis à notre discussion

d'avancer et d'éclairer les problèmes posés. C'est pourquoi nous nous sommes attachés à approfondir l'analyse en posant les problèmes sur leur véritable terrain et en débordant les constructions artificielles et étreintes du camarade E.R.

En quoi consistent les raisons de notre optimisme révolutionnaire ?

Ce n'est assurément pas dans une jonglerie d'abstractions, nous démontrant que la IV^e Internationale s'étant édifiée avant la montée révolutionnaire, étant numériquement faible, c'est-à-dire sélectionnée, et forte idéologiquement, c'est-à-dire armée du seul programme révolutionnaire, marche nécessairement à la victoire.

Nous avons une totale confiance dans notre programme, cela est certain. Mais la justesse du programme, reflet des besoins des masses et expression de leurs intérêts, ne suffit pas à établir une coïncidence automatique entre son existence et son adoption par les masses. Si cela était, la société serait aménagée bien commodément. L'exemple de 1936 en France, en Espagne montre que la poussée spontanée de la classe ouvrière vers le pouvoir peut être très forte, que l'avant-garde révolutionnaire avec son programme peut exister sans que les masses, entravées par le poids des organisations traditionnelles, viennent d'elles-mêmes sur le programme révolutionnaire. Il faut qu'elles fassent elles-mêmes leur expérience à travers la lutte de classes et que celle-ci atteigne un degré suffisant de profondeur et de durée pour que, avec l'aide de l'avant-garde, l'expérience puisse être totale et définitive.

Les raisons de notre optimisme révolutionnaire, c'est l'ampleur encore jamais atteinte, déterminée par la putréfaction générale du capitalisme et l'exacerbation des contradictions nées de la guerre, que va prendre la situation révolutionnaire à la veille de laquelle nous nous trouvons. L'obstacle essentiel au renversement du barrage stalinien, à savoir le caractère fragmentaire pris par les flux révolutionnaires dans les années passées, va disparaître. La guerre a effectué une sorte d'unification des antagonismes qui ravagent la société. Toutes les conditions sont données pour que la montée révolutionnaire soit internationale et que se dénoue la crise de la direction révolutionnaire qui, depuis 25 ans, pèse sur l'humanité.

Dans la prochaine montée révolutionnaire internationale, la crise de la direction révolutionnaire peut prendre fin : les postulats objectifs seront donnés pour que se produise la rencontre entre la IV^e Internationale et les masses et pour que sa crise interne soit résolue.

Mais ceci ne va pas de soi. Les événements n'attendront pas que la IV^e Internationale ait résolu sa crise, surmonté ses faiblesses. Pour que la IV^e Internationale puisse jouer pleinement son rôle et conduire le prolétariat à la victoire, il faut qu'elle accomplisse sérieusement son auto-critique, qu'elle tire les leçons du passé, qu'elle mette à nu courageusement la véritable nature de sa crise interne, seule voie pour arriver à la surmonter. Si on ne s'oriente pas dans cette voie, si la crise des bolcheviks-léninistes n'est pas liquidée à temps par l'intervention lucide et active de ses militants, la IV^e Internationale sera incapable de jouer son rôle de direction du prolétariat et portera la responsabilité de la défaite la plus lourde subie par la classe ouvrière à l'échelle internationale.

L'heure de la IV^e Internationale est proche. Mais il ne suffit pas de se bercer avec l'idée que les événements travailleront pour elle. Les événements travailleront encore plus sûrement pour elle si nous savons les aider.

Nous arrivons au carrefour historique : " Socialisme ou Barbarie ". La IV^e Internationale est la seule force capable de se dresser victorieusement contre la barbarie menaçante. L'heure de la IV^e Internationale, et avec elle celle du triomphe de la révolution et de la régénération de l'humanité, sonnera à coup sûr, si nous sommes capables de nous montrer à la hauteur de nos responsabilités historiques, d'analyser sérieusement, profondément tous les problèmes posés par la situation en rejetant les formules paralysantes et les abstractions stériles, de rythmer sur cette analyse notre activité, de tirer enfin toutes les leçons de la crise des B.-L., résultat du recul passé, pour qu'elle puisse être surmontée. La clef du processus historique est entre nos mains.

(1) Cf. article déjà cité.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

U. R. S. S.

Répercussions de la guerre sur l'appareil de production

La guerre a causé en U.R.S.S. non seulement d'énormes destructions, mais elle a, de plus, considérablement ralenti le rythme de l'accumulation socialiste qui consiste en un développement croissant de l'appareil de production soviétique.

Ce ralentissement est dû, d'une part, à la diminution des investissements que l'Etat réalise chaque année pour renforcer l'appareil de production et, d'autre part, à l'importance accrue des "désinvestissements" auxquels ont recourus les entreprises et organisations d'Etat pour couvrir les dépenses budgétaires.

En 1940, le total des dépenses budgétaires pour l'économie nationale atteignait 57,1 milliards de roubles, soit 32,7 % des dépenses budgétaires.

Ces dépenses se décomposent en dépenses pour les SUBVENTIONS qui sont destinées à combler le déficit des entreprises collectivisées, et en dépenses pour les INVESTISSEMENTS proprement dits qui contribuent à l'accroissement de l'appareil de production socialiste.

Les prévisions pour 1941 s'élevaient à 73,2 milliards (+ 28,2 % par rapport à 1940), soit 33,9 % des dépenses budgétaires.

Ce budget était encore un "budget de paix", on ne sait dans quelle mesure il a été réalisé ni non plus quelles ont été les dépenses pour l'économie nationale en 1942.

En 1943, les dépenses pour l'économie nationale atteignent seulement 31,1 milliards, soit — 57,6 % par rapport à 1941, et ne représentent que 14,8 % des dépenses budgétaires. Ce recul s'explique en partie par les pertes de territoires.

Les prévisions pour 1944 amorcent un certain redressement, les dépenses pour l'économie nationale étant portées à 44,7 milliards, soit un progrès de 43,7 % sur 1943, mais cependant recul de 39 % sur 1941.

Comme l'appareil de production soviétique n'a sans doute, à aucun moment, été amputé de plus de la moitié de ses forces, tandis que les investissements dont a bénéficié l'économie nationale ont diminué de plus de 50 %, il faut en conclure qu'on se trouve devant un ralentissement considérable de l'accumulation socialiste.

D'autre part, pour couvrir le déficit budgétaire que ni les recettes fiscales ni les emprunts souscrits directement par la population ni l'inflation n'arrivent à combler, le gouvernement a recouru depuis la guerre à ce qu'on appelle « la mobilisation du revenu et des fonds de réserve des entreprises et organisations d'Etat. »

Cette "mobilisation" aurait fourni depuis le début des hostilités une somme de 320 milliards de roubles.

Il est probable qu'il s'agit là d'une sorte "d'emprunts" placés auprès des entreprises et auxquels celles-ci ont pu souscrire en utilisant, d'une part, leurs bénéfices non investis, d'autre part, le produit de la liquidation de leurs stocks et surtout de l'amortissement de leur outillage, le renouvellement du matériel devant être impossible actuellement dans la plupart des cas.

Il s'agit donc là d'un phénomène de "désinvestissement" qui s'ajoute à la diminution des dépenses pour l'économie nationale et accentue la régression des forces productives de l'U.R.S.S., causée par la guerre.

AMÉRIQUE contre ANGLETERRE

Investissements anglais et américains

Comme il résulte d'une communication du *South American Journal*, le total des investissements anglais dans l'Amérique Centrale et du Sud s'élevait, en fin 1943, à 929 millions de £, soit un recul de 200 millions par rapport à 1938 (1.128 millions de £). Cette chute n'est pas notable si on la compare à l'agrandissement des investissements dans les Dominions. Cet agrandissement portait déjà, en fin 1942, ces investissements, d'après la déclaration du ministre des Finances d'alors, Sir Kingsley Wood, à 2.185 millions de £ et doit atteindre aujourd'hui 2.500 millions. Pourtant la perte est importante en Amérique du Sud.

Sur les 929 qui y restent, 275 millions sont en obligations d'Etat, 410 millions en actions des chemins de fer, 9 millions en banques et lignes de navigation, et 235 millions en diverses entreprises. Les intérêts s'élevaient en 1943 à 2,4 % contre 2,3 % en 1942. Le fait que pour 404 millions on n'ait payé aucun dividende montre que toute la somme n'est pas très rentable.

Les U.S.A. essayent, en outre, de miner les positions anglaises en Argentine, où la Grande-Bretagne est encore très forte. D'après les dernières informations, les investissements américains ont augmenté dans l'Amérique Centrale et du Sud de 6 milliards de \$ dans les dernières années.

Le total des investissements américains à l'étranger s'élève, selon la déclaration faite au début de no-

vembre 1943 par le Ministère des Finances, à 13,3 milliards de \$, non compris les fournitures sur la base de la loi prêt et bail.

En 1939, les investissements à l'étranger étaient estimés à 11,4 milliards de \$, dont 8,9 milliards pour les pays alliés et neutres ;

Les dépôts d'or à l'étranger sont passés depuis le début de la guerre de 2,1 à 3,3 milliards tandis que les biens bancaires étrangers sont tombés de 800 millions de \$ au total de 4 milliards ;

Les mises de fond directs se sont augmentées de 300 millions, au total de 3 milliards. Le paiement en or des fournitures excédentaires de l'Amérique du Sud atteint 1,5 milliard ; les avances or aux banques sud-américaines s'élèvent à 1,5 milliard ;

Les biens gelés des pays européens neutres sont passés de 1,14 milliard en 1939 à 3,34 en 1943.

Transports aériens et maritimes.

De même que sur d'autres terrains, l'Angleterre et les U.S.A. se mettent aux antipodes dans la question des relations aériennes de l'après-guerre.

L'Angleterre a cet avantage important de posséder un empire étendu sur le monde entier et d'avoir partout des points d'appui qui servaient jusqu'à présent à la flotte et qui doivent, dans l'avenir, être rendus utiles pour les liaisons aériennes. Les Etats-Unis ont pour

eux l'avance qu'ils ont atteint, ces dernières années, dans la construction des avions transocéaniques. A Londres, deux conférences différentes l'une de l'autre ont eu lieu au mois de mai, dont une, la Conférence de l'Empire Britannique, s'occupait pour ainsi dire d'une façon secondaire du problème des relations aériennes de l'après-guerre, tandis que l'autre avait un caractère essentiellement spécial et avait dans son sein les représentants de 14 Etats différents. Dans la Conférence de l'Empire, il était question, entre autres, de trouver une plate-forme qui permettrait à l'Angleterre et aux Dominions de se présenter comme unifié à la conférence fixée pour l'automne 1944 et préparée par les U.S.A.

L'intérêt inhabituel qu'on accorde à Londres à toutes les questions des liaisons aériennes est évident; on voit dans la construction des grands avions un moyen rapide de couvrir les grosses distances qui séparent les différentes parties de l'Empire Britannique, et par cela, d'enchaîner de nouveau, fortement, les Dominions à Londres.

Cependant les Dominions ne pensent souvent qu'à leurs propres intérêts. On a pris ainsi des décisions concrètes au Canada, suivant lesquelles, dans l'avenir, toutes les routes internationales qui concernent ce pays doivent être exploitées par une entreprise absolument dépendante de l'Etat: la *Transcanada Airlines*. Seules les lignes secondaires peuvent être livrées aux entreprises privées, comme le sont, par exemple, les sociétés de chemins de fer.

A Ottawa, on est très conscient des atouts qu'on possède grâce aux conditions géographiques. On ne refuse pas complètement la coopération avec la Grande-Bretagne, mais on accorde beaucoup d'attention à sa propre indépendance, ayant comme perspective de créer des lignes aériennes canadiennes allant dans l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale, en quoi on doit prendre en considération les U.S.A.

Cependant, il est probable que Londres va arriver à un accord avec la plupart des Etats membres de l'Empire et va reconnaître aux Américains, sitôt la guerre finie, le droit d'utilisation commune de certains points d'appui dans l'Empire. Le but principal reste en cela la création de trois grandes routes:

- 1°) La ligne allant en Amérique du Nord.
- 2°) La route vers l'Afrique du Sud.
- 3°) La route allant vers l'Australie à travers l'Inde.

Dans les autres territoires, c'est-à-dire l'Amérique du Sud, l'Est de l'Asie, etc., les Anglais vont se heurter à la concurrence des Américains qui, déjà, ont, grâce à leurs Clippers, de grandes expériences pour les vols transocéaniques.

Mais le transport par avion n'entre en considération que pour les passagers pressés et pouvant bien payer et pour une marchandise précieuse. Des calculs anglais ont démontré que pour le transport de 400.000 tonnes de marchandises par mois, de Grande-Bretagne aux U.S.A., il suffit de 34 bateaux marchands de grandeur moyenne, employant 8.000 tonnes d'essence et ayant un personnel de 2.380 hommes. Mais pour transporter d'Angleterre aux U.S.A. la même quantité de marchandises par la voie des airs, il est nécessaire de 1.900 avions ayant en tout un équipage de pas moins de 22.500 hommes et ayant tout de 295.000 tonnes d'essence.

Le même transport, effectué de Londres à Sidney, en Australie, nécessite 96 navires avec un équipage de 6.740 hommes et 31.000 tonnes d'essence. Effectué par la voie des airs, il faut 5.885 avions avec un personnel de 58.370 hommes et 837.000 tonnes d'essence.

Ces quelques chiffres suffisent. Pour un transport de marchandises de grand style, l'avion ne peut être pris en considération. Un Clipper portant des U.S.A. en Angleterre une charge de 8,5 tonnes, travaille en moyenne sur la base de 462 \$ par tonne. Dans le transport par bateau, dans le pire des cas, on dépense 30 \$ par tonne. Ainsi, pour un certain temps encore, et mal-

gré les progrès constants de la technique dans la construction des avions, l'expédition des marchandises par la voie des airs sera un moyen coûteux.

La flotte commerciale maritime jouera encore le premier rôle sur le plan économique. Et voici les forces respectives en cette matière de l'Angleterre et des Etats-Unis:

A l'éclatement de la première guerre mondiale, la flotte des U.S.A. s'élevait à 3 millions de tonnes, celle de la Grande-Bretagne à 49 millions de tonnes. L'Allemagne possédait alors 5,5 millions de tonnes.

Sous la direction du *Shipping Board* le retard fut rattrapé et, en 1922, à la Conférence Navale de Washington, les U.S.A. possédaient 14 millions de tonnes, la Grande-Bretagne, 48.

En 1933, à la dissolution du *Shipping Board*, les U.S.A. étaient encore la 2^{me} puissance navale mondiale, mais leur flotte avait baissé de 5 millions de tonnes par rapport à 1922.

En 1940, les Anglais durent payer 40 fois le prix de plus de 2 millions de tonnes de vieux bateaux américains.

En 1941, les U.S.A. ont construit	900.000 tonnes.
En 1942	— — 5 millions ½.
En 1943	— — 1 million de ton.
	PAR MOIS !

Le programme naval porte sur 4.403 bateaux et un total de 30 millions de tonnes.

La lutte pour le pétrole

Les huiles de pétrole ne sont devenues un facteur de la plus haute importance dans la vie économique du monde qu'à partir du moment où l'utilisation de ces huiles s'est modifiée, ou, au lieu d'être un simple combustible pour l'éclairage, elles sont devenues une source de production d'énergie.

A partir de 1913, l'importance des huiles de pétrole pour la satisfaction des besoins de la production d'énergie des pays industriels n'a cessé de s'accroître.

A la veille de la présente guerre, les huiles de pétrole participaient déjà pour plus de 20 % à la production générale d'énergie du globe. Aux Etats-Unis, leur part dans la production générale de l'énergie dépassait même 35 %.

La guerre, et particulièrement l'essor formidable de l'aviation, des tanks et des transports maritimes, ont considérablement augmenté l'utilisation des huiles de pétrole.

A la veille de la guerre, 85 % de la production mondiale du pétrole étaient contrôlés directement ou indirectement par des capitaux américains ou britanniques.

Entre les deux guerres, une lutte violente opposa dans le monde les deux principales compagnies anglaises, la *Anglo-Iranian Oil Company* et la *Royal Dutch Shell Company*, de l'étranger, piliers de la puissance pétrolière de la Grande-Bretagne, à la *Standard Oil Company*, le plus puissant trust pétrolier américain.

C'est surtout le partage des gisements pétroliers du Proche-Orient qui oppose pendant la guerre actuels les capitaux américains et anglais.

Ces gisements comprennent ceux de l'Irak de l'Irak, de l'Arabie, des îles Bahrein, dans le Golfe Persique, et de l'Egypte. Leur production occupait, à la veille de la guerre, la quatrième place dans la production mondiale du pétrole (6 %), accusant un accroissement de 5,5 % par rapport à la production de 1913.

Pendant la guerre, la production pétrolière du Proche-Orient a connu un nouvel essor. On considère aujourd'hui le réservoir du Proche-Orient comme un des trois réservoirs les plus importants du monde.

La production de pétrole dans le Proche-Orient a évolué pendant la guerre comme suit :

	1939	1940	1941	1942
Irak	4,6	3,6	1,8	1,3
Iran	11	10,5	11,1	10,8
Iles Bahrein	0,6	1	1,1	1,3
Arabie Saoudite	0,6	0,7	0,8	0,8
Egypte	0,6	0,9	1,9	1,3

Les capitaux américains, appuyés par la politique et la diplomatie de Washington, pénètrent de plus en plus profondément dans cette région autrefois soumise à l'influence presque exclusive de la Grande-Bretagne.

Dès la fondation de la *Irak Petroleum Co.* en 1928, la *Standard Oil Company of N.J.* y était co-participante au capital pour 23,75 % ; en 1942-43, la *Standard Oil Co of California* prit la participation anglaise (*Anglo Iranian* et *Royal Dutch*) de façon que la *Standard* possède aujourd'hui 71,25 % de la *Irak Petroleum Co.*

La *Irak Petroleum Co* n'est pas seulement active au Mossoul, mais possède aussi des concessions à Catar et dans la pointe Sud-Ouest du Golfe Persique. Mais il n'est pas encore sûr que les U.S.A. soient participantes à travers la *Standard Oil Co of California* à l'affaire purement britannique que repréente la *Anglo Iranian Co.* Cette dernière Compagnie est restée possesseur en propre de 100.000 miles carrés, le reste du territoire de la concession étant contrôlé par une nouvelle société américaine.

En Arabie Saoudite, la *Standard Oil Co of California* (représentée par la *California Standard Oil Co*) a obtenu encore, depuis 1933, l'exploitation d'une concession de 400.000 mètres carrés. Dans les îles Bahrein, les exploitations commencées par les Anglais ont été reprises par une autre société américaine, la *Bahrain Petroleum Co.* une succursale de la *Standard Oil Co of California.*

Dans le Koweït, au point Sud-Ouest du Golfe Persique, comme plus au Nord à côté de Basra, la moitié est entre les mains de la *Anglo Iranian*, l'autre moitié entre les mains d'une autre compagnie américaine, la *Gulf Oil Corporation of Pennsylvania.*

Une commission spéciale a été fondée, en 1943, aux U.S.A., portant le nom de *Petroleum Reserves Corporation*, dont le président est le ministre de l'Intérieur Ickes et qui s'occupe activement à élargir la main-mise américaine sur le pétrole du Proche-Orient.

Tandis que le Proche-Orient disposait jusqu'à présent d'une capacité de raffinage d'à peine 15 millions de tonnes (11 millions à Abadan, sur le Golfe Persique, et le reste à Haifa, sur la Méditerranée), les Américains projettent l'augmentation de la capacité de raffinage de Haifa à 17,5 millions de tonnes et d'Alexandrie à 12,5 millions de tonnes.

Pour le transport du pétrole du Proche-Orient dans les nouvelles raffineries, ils projettent la construction de trois gigantesques pipes-lines. Le pétrole de l'Arabie Saoudite et du Koweït serait amené à Alexandrie par un pipe-line de 2.400 kilomètres ; la production supplémentaire de l'Iran serait amenée par un pipe-line de 1.500 kms, du Golfe Persique à Haifa. Le pipe-line de l'Irak du Sud serait doublé par une ligne parallèle de 1.000 kms.

Les frais de ces constructions s'élèveraient de 130 à 160 millions de dollars. Le capital nécessaire serait mis à la disposition par la *Petroleum Reserves Corporation* et par les deux compagnies privées du Proche-Orient de la *Arabian American Oil Co.* Les visées américaines se cristallisent ainsi en des projets concrets.

La lutte mondiale pour le wolfram

Au début du mois de mai, un accord fut conclu entre l'Espagne, l'Angleterre et les U.S.A. pour limiter l'exportation espagnole de wolfram vers l'Allemagne. Au mois de juin, quelques jours après le débarquement, Eden annonça aux Communes que le Portugal décidait à son tour de cesser les exportations de wolfram vers l'Allemagne.

Le wolfram est un métal non-ferreux dont l'importance dans la production moderne, et particulièrement dans la production de guerre, est capitale.

On l'utilise aujourd'hui surtout dans l'industrie de l'acier pour fabriquer un acier particulièrement dur et résistant avec un point de fusion très élevé.

Les outils en acier au wolfram se distinguent avant tout par la très grande résistance qu'ils présentent aux températures élevées provoquées par le travail rapide moderne. résistance beaucoup plus grande que celle présentée par les outils en acier au carbone. Ainsi, grâce à l'emploi du tour rapide à outils en wolfram on est arrivé à enlever 300 kgs de copeaux d'acier par heure, là où on n'aurait enlevé que 5 kgs avec un tour normal à outils en acier au carbone.

« La production moderne en grandes masses, écrit un spécialiste allemand (1), serait certainement inimaginable sans l'emploi des aciers au wolfram. On a calculé que le rendement de l'homme et de sa machine-outil a été quadruplé ou quintuplé quand on a remplacé l'acier ordinaire au carbone par l'acier au wolfram. Et là réside l'importance stratégique de ce métal, car la possibilité d'une mécanisation de la guerre repose sur la production en masse. »

Plus de 90 % du wolfram produit dans le monde est utilisé pour la fabrication des aciers spéciaux. Dans les fabriques de munitions, on utilise le wolfram surtout pour la fabrication des projectiles destinés à percer des cuirassements en acier, des glissières de mitrailleuses, pour les noyaux des projectiles des petites armes, etc..

Les pays producteurs de wolfram sont la Chine, la Birmanie, les Etats-Unis, la Bolivie, la Corée, la Malaisie, le Portugal et l'Espagne.

On s'étonne quand on constate l'importance capitale du wolfram pour la production moderne que les Etats-Unis et l'Angleterre aient laissé pendant plus de 4 ans l'Allemagne s'approvisionner tranquillement au Portugal et en Espagne.

Mais le journal suisse *Berner Tagwacht* révèle que ce sont de gros financiers anglais qui livrèrent le wolfram espagnol aux ennemis de l'Angleterre. Le monopole mondial de la production du wolfram appartient à la banque anglaise Rothschild qui contrôle également la production de la plupart des autres métaux non ferreux.

Le journal suisse précise encore que l'exploitation du minéral de wolfram, en Espagne, est entre les mains de la compagnie internationale Pennaroy : la majorité des actions est la propriété de compagnies d'assurances anglaises, elles-mêmes contrôlées par la banque Rothschild, de Londres.

« La haute finance de Londres, conclut le "Berliner Tagwacht", a donc réalisé de gros bénéfices sur les livraisons de wolfram faites par l'Espagne à l'Allemagne sans se demander si ce wolfram devait être utilisé contre les intérêts de l'Angleterre et de ses alliés. Il est significatif que l'initiative d'arrêter les livraisons de wolfram ait été prise par les Américains qui, eux n'y étaient point intéressés et que le Foreign Office, subissant la pression des financiers soucieux de leurs bénéfices de guerre, n'a suivi qu'en hésitant. »

Les mesures contre l'exportation du wolfram vers l'Allemagne n'ont été prises que tout dernièrement, quand les impérialistes "alliés" ont décidé d'en finir pour de bon avec elle.

(1) W. Pahl : *La lutte mondiale pour les matières premières.*

